

y 2347

CAHIERS D'HISTOIRE

No: 1

**La mission du père
Paul Le Jeune**

**Sur la côte-du-sud
1633-1634**

493

NOUVELLE EDITION

par: l'Abbé Adrien Caron

Cédé Par

**BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE
COLLÈGE SAINT-BERNARD
25, AVE DES FRÈRES
DRUMMONDVILLE — P.Q.**

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE LA CÔTE-DU-SUD

0103
05327

La Pocatière

1977

CABRIER D'HISTOIRE

SOCIÉTÉ HISTORIQUE
DE LA CÔTE-DU-SUD

Bureau pour l'année 1977

Président : M. Henri Généreux
Vice-prés.: M. Simon Fortin
Sec.-trés.: M. Pierre Matteau
Publiciste : M. Guy Théberge
Archiviste : M. Lionel Léveillé

© Société Historique de la Côte-du-Sud, 1977
Dépôt légal - Bibliothèque Nationale du
Québec. Bibliothèque Nationale du Canada.
Deuxième trimestre 1977.



Société de
Généalogie de
Drummondville

545, rue des Écoles
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

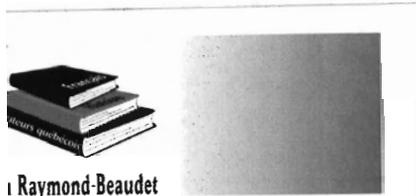
3

P R E S E N T A T I O N

M. l'abbé Adrien Caron a publié un premier texte, sur la mission du Père Le Jeune, dans la Revue d'Histoire de l'Amérique française; un tiré à part constituait le premier Cahier d'histoire de la Société Historique de la Côte-du-Sud.

L'auteur a repris son étude tout en l'augmentant considérablement; comme le premier Cahier d'histoire est épuisé depuis fort longtemps, la Société Historique est heureuse de vous présenter cette réédition. Il est toujours agréable de relire les écrits racontant l'épopée héroïque de nos premiers missionnaires; de plus, les faits rapportés se déroulent sur la Côte-du-Sud...

P.-A. Leclerc



Raymond-Baudet

449, rue Notre-Dame
Drummondville
(Québec) J2B 2K9
(819) 478-2519

LE PÈRE LE JEUNE
A ATTEINT
LE BASSIN DU S. JEAN

SITES PRÉSUMÉS

C. C' RUISSELETS
COULANT VERS LE
SAINT-JEAN

MONTAGNE
BLEUE

1500'

2000'

2150'

PARKE
POMENEGAMOOK
TERRES

SITE PRÉSUMÉ
11e campement
17-29 janvier

1800'

1000'

DES

1500'

Riv. Rocheuse

STA.
PELLETIER

ROUTE 51

C.N.R.

C

1500

1500'

HAUTEUR

SITE PRÉSUMÉ
12e campement
29 janv. - 5 fev.

1300'

1500

Riv. Boucard
C.N.R.

AVANT-PROPOS

NOTES SUR LE PERE PAUL LE JEUNE

(1591-1664)

Né à Châlons-sur Marne, en juillet 1591, de parents calvinistes.

Entré au noviciat des Jésuites à Rouen en 1613.

Profès, il fait sa philosophie à La Flèche (Sarthe) 1615-18; enseigne un an à Rennes, trois ans à Bourges pour faire ensuite sa théologie au Collège Clermont à Paris.

Professeur de Rhétorique à Nevers, 1626-28, il fait ensuite sa troisième année de Probation, 1628-29, et enseigne de nouveau la

Rhétorique à Caen, tout en y dirigeant la Congrégation de la ville.

Prédicateur, 1630-31, puis supérieur à Dieppe, 1631-32, il reçoit en cette ville sa nomination comme supérieur des maisons du Canada.

Débarqué à Gaspé le 6 juin 1632, Fête de la Sainte-Trinité, il y dit la messe dans une hutte dressée par les marins de Honfleur et y commente l'évangile du jour: Allez, enseignez toutes les Nations....

Il arrive à Québec le 5 juillet et célèbre la messe le lendemain dans la maison de Madame Hébert (Hubou). Il hiverne à Québec. Son récit de voyage envoyé à son supérieur est publié; c'est le commencement des Relations qu'il rédigera durant de nombreuses années.

En 1633-34, c'est son hivernement chez les Montagnais. En septembre 1654 il accom-

pagne le Père Buteux aux Trois-Rivières. En 1635, il voit à la construction du premier collège de Québec. Champlain étant décédé, il fait son éloge funèbre et voit à faire exécuter ses volontés.

En 1636, voyage avec M. de Montmagny à l'île de Montréal. En 1637, organisation de la réserve indienne de Sillery, où il agira comme supérieur.

Il accueille en 1639 Ursulines et Hospitalières et devient leur professeur de langues, le Père Vimont l'ayant remplacé comme supérieur.

En 1641, il réorganise la mission de Tadoussac et une résidence indienne aux Trois-Rivières. Il est envoyé en France exposer la situation du Canada. Etant supérieur aux Trois-Rivières, il se rend aussi à Sorel. A Québec, après l'incendie de N.-D. de Recouvrance il visite toutes les familles pour reconstituer les

registres.

Le Père quitte le Canada en 1649 mais s'en occupe en France comme procureur des Missions, rédacteur des Relations et (dit-on) conseiller d'Anne d'Autriche....

Pieusement décédé à Paris, le 17 août 1664.



INTRODUCTION

Au moment où les Européens arrivèrent dans l'Amérique du Nord, le groupe ethnique huron-iroquois l'emportait sur les autres peuples par son degré de civilisation et son influence. Semi-agricoles, récoltant des citrouilles dans des brulis, les Hurons et les Iroquois vivaient dans des villages entourés de palissades; leurs cabanes étaient assez confortables pour que même les Français puissent y résister aux rigueurs de l'hiver canadien.

Aussi, de bonne heure, ces peuples apparurent-ils aux commerçants et aux missionnaires comme les intermédiaires tout désignés pour atteindre les autres nations du Nord américain.

Le pays des Hurons, la Huronie des historiens, se trouvait admirablement situé au centre stratégique des Grands Lacs. Ainsi, de la vallée du Saint-Laurent on pouvait s'y rendre soit en suivant le lac Ontario, soit la route de l'Outaouais. Par la presqu'île de Niagara la Huronie débouche sur le pays des Iroquois, par celle de Détroit elle avoisine les Illinois alors que la rive nord du lac Huron conduit aux carrefours indiens de Sault Sainte-Marie et de Michilimackinac.

Occupant ce poste depuis de longs siècles les Hurons avaient fini par imposer l'usage de leur langue aux peuples qui commerçaient avec eux. Selon Sagard (cité par M. Trudel) le huron était la langue des commerçants et des voyageurs jusqu'au-delà du lac Michigan.

Tout cela a suffi pour que dès leur arrivée au Canada en 1615, les Récollets se soient hâtés de se rendre au pays des Hurons.

Au retour des Français à Québec en 1632, on veut encore desservir tout d'abord les Hurons.

Les Kirke n'avaient pas encore cédé les clefs du fort que le Père Le Jeune débarque à Québec pour y hiverner. L'année suivante à son tour arrive Champlain, amenant avec lui les Jésuites Massé et de Brébeuf.

Ancien missionnaire au pays des Hurons, le Père de Brébeuf est prêt à partir pour s'y rendre. Il ne le peut pas: c'est que les Algonquins des îles de l'Outaouais cherchent à empêcher les relations directes entre les Hurons et les Français, cela afin de servir eux-mêmes d'intermédiaires dans le commerce des pelleteries.

Devant ces intrigues, Champlain préféra ne pas s'imposer et il conseilla aux Pères en attendant que les choses se replacent, de remettre à une autre année leur départ pour le pays

des Hurons.

C'est pourquoi le Père Paul Le Jeune voyant la porte fermée du côté des Hurons, et sachant que Québec possédait plus de prêtres qu'il n'en fallait, partit pour aller passer l'hiver avec une petite bande de Montagnais, dans la vue d'apprendre plus facilement leur langue (Ferland I. 265).

L'hivernement du Père Le Jeune dans la forêt de Kamouraska (1633-1634) n'a été ni la seule ni la première expérience de ce genre. Le Père Le Caron avait passé deux hivers à Tadoussac et le Père Poulain a hiverné chez les Nipissiriens en 1621-1622. Mais l'expérience du Père Le Jeune semble avoir été la plus complète, la mieux connue, celle qui a eu le plus d'influence sur les missions du Canada, indirectement sur toute la colonisation de la Nouvelle-France.

Grâce aux Relations de 1634 nous pourrions le suivre pas à pas et jour par jour.

CHAPITRE I

UN VOYAGE EN VUE

Projet d'hivernement

En 1633 se faire accepter par les Indiens pour aller hiverner avec eux n'était pas si facile qu'on pourrait aujourd'hui penser. Plus tard, lorsque les défiances seront tombées, lorsque ces populations seront devenues chrétiennes, elles demanderont elles-mêmes aux Pères de les accompagner dans la forêt durant l'hiver; comme il arriva au Père Druillettes en 1647 et au Père Bailloquet en 1666.

Mais en 1633 la plupart des peuplades indiennes ne connaissaient encore les Français que par les échanges de la traite et par leurs objets d'outremer.

Le missionnaire devait essayer d'établir avec l'indien d'autres contacts que celui de troquer des fourrures, un contact qui pût être reconnu comme désintéressé.

Une circonstance providentielle favorisera la rencontre du Père Le Jeune avec un clan des Montagnais, la venue de Tadoussac à Québec de Pierre-Antoine Pastedechouan autrement dit l'Apostat.

Il causera bien de la peine au Père durant l'hiver par ses propos irreligieux. Ce fut tout de même grâce à sa bonne volonté que le Père Le Jeune réussit à aller hiverner avec les frères même de l'Apostat, à savoir Carigoran (le Sorcier) et Mestigoit, le sympathique "hoste" du missionnaire durant l'hiver.

Selon la coutume indienne le Père était accueilli par Mestigoit comme de sa famille. Celui-ci l'aidera de toute façon, jusqu'à lui passer une fois ses mitaines, il lui montrera de la

sympathie au plus fort de ses controverses avec le Sorcier, il le ramènera vaillamment à Québec parmi les glaces d'avril 1634.

Au mois d'août 1633 le Père Le Jeune apprend que Pierre-Antoine et les siens se sont installés du côté de Lévis pour faire la pêche. Il va s'établir dans leur voisinage. Passons-lui la parole.

"Après le départ de nos Français qui sortirent de la rade de Québec le 16 d'août de l'an passé, 1633, pour tirer sur Tadoussac et de là en France, cherchant l'occasion de converser avec les Sauvages pour apprendre leur langage, je me transportai au-delà du grand fleuve Saint Laurens dans une cabane de feuillages et allais tous les jours à celles des Sauvages qui m'environnaient, alléché par l'espérance que j'avais, sinon de réduire (ramener) le Renégat à son devoir, du moins de tirer de lui quelques connaissances de la langue."

"Ce misérable était nouvellement arrivé de Tadoussac où il s'était montré fort contraire aux Français. La faim qui pressait l'Apostat et ses frères le fit monter à Québec pour trouver de quoi vivre..."

"Etans donc occupés à leur pêche, j'étais fort souvent en leur cabane, invitant parfois le Renégat de venir une autre fois hiverner avec nous en notre maisonnette; il s'y fut aisément accordé, n'était qu'il avait pris femme d'une autre nation que la sienne et qu'il ne pouvait pas la renvoyer pour lors..."

"Voyant qu'il ne pouvait pas suivre, je lui jetai quelques propos de passer l'hiver avec lui; mais sur ces entrefaites une furieuse tempête m'ayant battu en ruine certaine nuit, le Père de Noue, deux de nos hommes et moi dans notre cabane, fus ainsi saisi d'une grosse fièvre qui me fit chercher notre mainette pour y trouver la santé."

Pierre-Antoine fit part du désir du Père
Le Jeune à ses frères.

"Le Sorcier ayant appris que je voulais
hiverner avec les Sauvages me vint voir sur la
fin de ma maladie et m'invita à demeurer en sa
cabane, me donnant pour raison qu'il aimait les
bons, pour ce qu'il avait toujours été bon dès sa
tendre jeunesse; il me demanda si Jésus ne
m'avait pas parlé de la maladie qui le travaillait:
viens, dit-il, avec moi et tu me feras vivre, je
suis en danger de mourir..."

"Or comme je le connaissais comme un
homme fort impudent, je l'éconduis le plus dou-
cement qu'il me fut possible."

Le Père soupçonne-t-il quelque machina-
tion... comptant sur les bons sentiments de l'A-
postat à la suite d'une conversation que celui-ci
avait eue avec le Père de Noue, il lui dit qu'il
hivernerait volontiers avec lui et avec son frère

Mestigoit, à condition que le Sorcier ne viendrait pas avec eux, pourvu aussi qu'il lui aiderait à apprendre la langue montagnaise.

L'Apostat promit tout.

Le Sorcier sera quand même avec eux presque tout l'hiver.

Pastedechouan était un jeune montagnais de Tadoussac qui avait été amené en France par les Récollets en 1620. Instruit de la langue française et de la religion chrétienne il avait été baptisé en grande cérémonie aux environs d'Angers. Il fit des progrès en latin, et demeura cinq ans en France; il aurait aimé y rester lorsque les Récollets lui parlèrent de revenir en Canada pour y travailler à la conversion des siens. Il avait presque oublié sa langue maternelle. (Selon Sagard).

La relation de 1633-34 porte:

"Pour Pierre le Montagnais, mené en France par les Récollets, estans ici de retour, il fuyait les Sauvages; on le contraignit de retourner avec eux pour apprendre la langue qu'il avait oubliée; il n'y voulut pas aller jusqu'à ce qu'il dit: On me force, mais si j'y retourne une fois, on ne m'aura pas comme on voudra."

"Les Anglais sont survenus là-dessus et l'ont gasté."

(Ils en ont fait un ivrogne.)

"Ajoutez que je n'ai point vu de sauvage si sauvage et si barbare que lui."

Préparatifs

Le Père Le Jeune, à l'exemple de l'apôtre Saint Paul son patron, ne voulait pas être à la charge de ceux qu'il se proposait d'évangéliser.

"Le jour du départ étant fixé, je leur

donnai pour mon vivre une barrique de galettes que nous empruntames au magasin de ces Messieurs (de la Compagnie), un sac de farine et de épis de blé d'Inde, quelques pruneaux, quelques naveaux."

Le Père ne s'illusionne pas: il reconnaît que c'est l'attente de ces vivres qui fait consentir les Sauvages à le prendre avec eux. L'Apostat saura d'ailleurs le lui rappeler dès sa première ivresse...

Un malencontreux barillet de vin qu'on avait apporté n'avait pas été de longue durée.

"Ils me pressèrent fort de porter un peu de vin mais je n'y voulais point entendre, craignant qu'ils ne s'enivrassent; toutefois m'ayant promis qu'ils n'y toucheraient point sans ma permission et les ayant assuré qu'au cas où ils le fissent je le jetterais dans la mer, je suivis l'indication de ceux qui me conseillèrent d'en

porter un petit barillet."

Le souvenir de ce barillet rappelait au Père qu'il avait bien fait de ne pas se fier à l'Apostat en dépit de ses connaissances du français, mais de lui avoir préféré son frère.

"Je promis en outre à Mestigoit que je le prenais pour mon hoste, car l'Apostat n'est pas chasseur et n'a aucune conduite, que le lui ferais quelque présent au retour comme j'ai fait."

Le départ

"La date du départ étant fixée au 18 octobre, je m'embarquai donc en leur chaloupe, faisant profession de petit écolier le même jour que j'avais autrefois fait profession de maître de nos écoles."

Le Père ne voulut pas partir sans aller saluer Champlain.

"Etant allé prendre congé de notre Gouverneur, il me recommanda très pressément aux Sauvages; mon hoste lui répartit: Si le Père meurt on ne me reverra en ce pays ici. Nos Français me témoignaient tout plein regret de mon départ vu les dangers auxquels on s'engage en la suite de ces barbares. Les adieux faits de part et d'autre, nous fîmes voile, environ dix heures du matin. J'étais seul de français avec 20 sauvages, comptant les hommes, les femmes et les enfants."

Dans l'Orléanésie,
Cartier a compté 14 îles

"Le 7e jour dudict mois... nous partismes de ladicte ysle pour aller amont ledict fleuve; et vinsmes à XIIIII ysles qui estoient distantes de ladicte ysle es Couldres de sept à huict lieues, qui est le commencement de la terre et provynce du Canada, desquelles il y a une grande.

CHAPITRE II

DANS L'ORLEANESIE

Première escale

Le Père Le Jeune écrit:

"Nous fismes voile environ dix heures du matin, le vent et la marée nous favorisant, nous allâmes descendre au delà de l'île d'Orléans dans une autre île nommée par les Sauvages: Ca-oua-has-cou-na-gak-hé. Je ne sais si la beauté du jour se répandait sur cette île, mais je la trouvay fort agréable."

"Sitôt que nous eumes mis pied à terre, mon hôte prend une arquebuse qu'il avait achetée des Anglais et va chercher notre souper. Les femmes se mettent à bâtir la maison où nous

devions loger."

"Or l'Apostat s'étant pris garde que tout le monde était occupé s'en retourna à la chaloupe qui était à l'ancre, prit le petit barillet de vin, en but avec tel excès qu'il s'enivra comme une soupe, il tomba dedans l'eau et pensa se noyer, enfin il en sortit après avoir bien barboté et s'en vint vers le lieu où l'on dressait la cabane, criant et hurlant comme un démoniaque; il arracha les perches, frappe sur les écorces pour les briser; les femmes le voyant dans ces fougues s'enfuirent dans les bois, qui de ça qui de là; mon sauvage que j'appelle mon hôte faisait bouillir dans un chaudron quelques oiseaux qu'il avait tués cet ivrogne survenant rompt la crémaillère et renverse tout dans la cendre."

"A tout cela pas un ne fait la mine d'être fâché, aussi est-ce folie de se fâcher contre un fou. Mon hôte ramasse ses petits oiseaux, les va lui-même laver à la rivière, puise de l'eau

et remet la chaudière sur le feu."

"Les femmes voyant que cet homme enragé courait ça et là sur le bord de l'île, écumant comme un possédé, vinrent prendre leurs écorces et les emportèrent en un lieu écarté de peur qu'il ne les mette en pièces comme il avait commencé."

"A peine eussent-elles le loisir de les rouler, qu'il parut auprès d'elles, tout forcené et ne sachant plus sur qui décharger sa fureur, car elles disparurent incontinent à la faveur de la nuit qui avait commencé à nous cacher, il s'en vint vers le feu qui se découvrait par sa clarté et voulut mettre la main sur la chaudière pour la renverser une autre fois; mon hôte, son frère, plus habile que lui, la prit et lui jeta au nez toute bouillante comme elle était; je vous laisse à penser quelle contenance tenait ce pauvre homme, se voyant pris à la chaude, jamais il ne fut si bien lavé; il changea de peau en la face et en tout l'estomac; plut à Dieu que son âme eut chan-

gé aussi bien que son corps; il redouble ses hurlements, arrache le reste des perches qui étaient encore debout."

"Mon hôte m'a dit depuis qu'il demandait une hache pour me tuer, et je sais qu'il la demandait en effet. Car je n'entendais pas son langage mais je sais que me présentant à lui pour l'arrêter, il me dit parlant français: Retirez-vous, ce n'est pas à vous que j'en veux, laissez-moi faire puis me tirant par la soutane: Allons, dit-il, embarquons-nous dans un canot, retournons en notre maison. Vous ne connaissez pas ces gens-ci. Ce qu'ils font c'est pour le ventre, ils ne se soucient pas de vous mais de vos vivres."

"A cela je répondis tout bas, à part moi In vino veritas."

C'est bien vrai que le sauvage ne porte pas la boisson.

La nuit est assez bonne

"La nuit s'avançant bien fort je me reti-

rai dans le bois pour fuir l'importunité de cet homme et prendre quelque repos. Comme je faisais mes prières auprès d'un arbre la femme qui faisait le ménage de mon hôte vint me trouver et ramassant quelques feuilles d'arbres tombées me dit: Couche-toi là et ne fais pas de bruit; puis m'ayant jeté une écorce pour me couvrir, se retira. Voilà donc mon premier gîte à l'enseigne de la lune qui me découvrait de tous côtés; me voilà passé chevalier dès le premier jour de mon entrée en cette académie."

"La pluie survenant un peu avant minuit me donna quelque appréhension d'être mouillé, mais elle ne dura pas longtemps. Le lendemain matin (19 octobre) je trouvai que mon lit, quoi qu'on ne l'eut point remué depuis la création du monde, n'était point si dur qu'il m'empêchat de dormir."

L'Apostat dormant encore, ses frasques de la veille faisaient le sujet des conversations.

Le Père veut jeter à l'eau le barillet avec son restant de vin. Mestigoit l'en empêche, lui promettant que ça ne recommencera plus. Le Père alors fait des largesses avec le reste: Un peu de vin leur eut fait boire beaucoup d'eau si l'Apostat s'était enivré sur le bateau.

Dans la deuxième île

"Nous voulons sortir le matin de cette île; mais la marée se retirant plus tôt que nous pensions, notre chaloupe s'échoua, si bien qu'il fallut attendre la marée du soir en laquelle nous nous embarquâmes et voguant à la faveur de la lune aussi bien que du vent, nous abordâmes à une autre île nommée: ca-oua-pas-cou-na-ga-te."

"Comme nous arrivâmes sur la nuit nos gens ne prirent pas la peine de nous construire une maison, si bien que nous couchâmes au même lit et logeâmes à la même enseigne que la nuit précédente."

Il semble que l'île à laquelle on aborda le premier soir, 18 octobre, est la Grosse-Isle, avec ses anses sablonneuses et son coteau imposant. A cette saison la forêt canadienne est parée de ses plus belles couleurs. Les visiteurs étrangers les apprécient beaucoup.

L'île suivante, celle du 19 octobre, entre soi-disant la Grosse-Isle et l'île aux Oies, est impossible à déterminer.

L'île aux Oies blanches

"Le lendemain (20 octobre) nous quittames cette île pour entrer dans une autre appelée: ca-chi-ba-ri-ouach-ga-té."

"Nous la pourrions nommer l'île aux Oies blanches, car j'en ai vu plus de mille en une bande."

"Le jour d'après nous la voulumes quitter,

mais nous fumes contraints par le mauvais temps de relâcher au bout de cette même île."

"Cette île est déserte comme tout le pays, c'est-à-dire qu'elle n'a d'habitants qu'en passant, ce peuple n'a pas de demeure assurée; elle est bordée de rochers si gros, si hauts, et si entrecoupés, et si peuplés néanmoins de Cèdres et de Pins si proprement qu'un peintre tiendrait à faire d'en avoir la vue pour tirer l'idée d'un désert affreux pour ses précipices et très agréable pour la variété de quantité d'arbres qu'on dirait avoir été plantés par la main de l'art plutôt que de la nature."

"Comme elle est entre-taillée de baies pleines de vases, il s'y retire quantité de gibier de plusieurs espèces que je n'ai point vu en France, qu'il le faut quasi voir pour le croire."

Départ de l'île aux Oies

Le Père Le Jeune ne peut quitter l'île au

Oies blanches le 21 octobre à cause du mauvais temps. Il est naturel de penser que ce n'est que le lendemain (22 octobre) que "sortant de cette île au gibier et ayant navigué tout le jour il passe à une petite islette où il sera huit jours.

Il arrive c'est vrai que la température maussade le matin se remet au beau au cours de la journée. Le Père nous l'aurait sans doute dit, comme il fera le Samedi Saint lors de son retour à Québec.

Les habitudes des oiseaux migrateurs n'ayant pas varié, il est certain que cette île est bien notre île aux Oies.

Raymond Caouette en avril 1962 rapportait que, en rassemblant les oies au moyen d'hélicoptères à un automne précédent on pu, à l'aide de photographies en compter 47 000. (Supplément de l'Action, 6 avril 1962).

CHAPITRE III

DANS L'ISLETTE MALHEUREUSE

Topographie

Pour ne pas couper par de fréquents renvois le récit si vivant du Père Le Jeune il serait à propos d'identifier d'abord, avec l'aide de ses indications, cette petite islette où il séjourne avec ses Montagnais du 22 au 30 octobre 1633. Il est hors de doute qu'il s'agit bien de l'îlette mentionnée lors de la concession de la seigneurie de l'Islet-Saint-Jean à Geneviève Couillard, le 17 mai 1677. On y lit: ... laquelle seigneurie est d'une lieue de front le long du fleuve Saint-Laurent du côté Sud, à commencer depuis les deux lieues réservées pour Noël Langlois en remontant ledit fleuve, tirant vers ceux (sic) qui

appartient à la Demoiselle veuve Amiot, avec deux lieues de profondeur dans les terres, en outre un islet estant sur ledit fleuve - vis-à-vis de ladite lieue de quatre ou cinq arpents environ.

Les motifs de cette identification sont multiples:

Ici le Père Le Jeune parle d'une petite islette; îlette est déjà un diminutif d'île. Il s'agit d'une îlette de 900 pieds seulement de long. Il appellera île - l'île au Grand nom - l'Islet du Portage ou pointe de Saint-André, qui a un demi-mille de long.

Les Montagnais prisonniers à cause d'une tempête dans cette îlette malheureuse vont cependant voir des amis à 5 ou 6 lieues... Cette îlette est si près de la terre ferme que le Père ne prend pas la peine de nous en avertir.

A l'Islet du Portage il nous expliquera que l'on est sorti de l'île grâce à une prairie,

découverte à marée basse, qui la relie au rivage.

Il y a fort peu de bois sur la petite islette entre les rochers, on peut le voir aujourd'hui. Il pleuvait lors du débarquement; les femmes ne purent pas aller loin pour se couper des perches; la tente fut petite; il y fallut dormir recoquillés.

Il n'y a pas d'eau potable sur l'îlette minuscule. Ce détail nous fait savoir que l'eau qui l'entoure n'est pas buvable parce que à cet endroit l'eau du Saint-Laurent commence à être salée.

Ce renseignement élimine la pensée de l'Islet du Portage pour le débarquement du 22 octobre.

Dans un article sur la flore riveraine du Saint-Laurent Jacques Rousseau insère une carte où il place à la pointe inférieure de l'île aux Oies donc vis-à-vis L'Islet, le commencement de l'eau salée.

Chaloupe et canot partent à la dérive durant une tempête.

La tempête finie et le jour venu on trouve l'une et l'autre "la chaloupe parmi les roches et le canot au bord du bois de la terre continentale.

Ces mots correspondent grandement au paysage de l'Islet, près du quai, avec tout près le rocher Panet et le chapelet de roches aux confins de la marée basse.

Avec son tirant d'eau plus fort la chaloupe s'est accrochée aux roches, le canot est allé s'arrêter "au bord du bois de la terre continentale" qui est assez proche pour être à portée de la vue, pourvu que le canot n'ait pas dépassé la pointe de l'Islet, un peu au sud-ouest de l'église...

Les Montagnais cueillaient sur cette îlette des racines rouges, sans doute celles que mentionne Pierre Boucher dans son Histoire et que Jacques Rousseau identifie comme étant la

Sanguinaria canadensis ou sang-dragon.

Ladite racine ne paraît pas avoir résisté aux glaneurs.

Les mots du Père Le Jeune "nous navigasmes tout le jour" laisseraient croire que cette "islette malheureuse" est fort éloignée de "l'île au gibier", alors que L'Islet est vis-à-vis le bas de l'île aux Oies.

Le Père ne dit pas "après une journée de navigation" ce qui indiquerait une longueur itinéraire, mais "nous navigasmes tout le jour", ce qui peut s'entendre plutôt de l'emploi du temps. Référons au texte.

Le 19 octobre le Père a noté le clair de lune coïncidant avec la marée du soir utilisée pour descendre d'une île à l'autre. Ce jour-là, le 22, l'on n'est pas resté stationnaire entre les marées. Avec le montant on a pu se rendre jusqu'à l'îlet de Bellechasse, ou seulement à l'entrée de la

rivière du Sud, puis redescendre avec le baissant, navigant ainsi tout le jour.

Le débarquement

Reprenons le récit.

"Sortant de cette isle au gibier, nous navigâmes tout le jour et vîmes descendre sur la nuit dans une petite islette nommée: A-ti-sa-oua-ca-ni-che-ta-gou-khi, c'est-à-dire le lieu où l'on trouve la teinture, je ne doute pas que nos gens lui donnent ce nom pour ce qu'ils trouvent de petites racines rouges dont ils se servent pour teindre leurs matachias (ornements) en poils de porcs-épics."

"J'appellerais volontiers ce lieu l'Islette malheureuse, car nous y souffrîmes beaucoup huit jours durant que les tempêtes nous y retenaient prisonniers."

"Il était nuit quand nous l'abordâmes, la pluie et les vents nous attaquaient, et cependant peut-on trouver cinq ou six perches pour servir de poutres à notre bâtiment qui fut si petit si étroit et si découvert et par un temps fâcheux, voulant éviter une incommodité on tombait dans deux autres, et se fallait raccourcir ou se brûler la moitié du corps."

"Pour notre souper et notre dîner tout en semble, car nous n'avions point mangé depuis le matin, mon hôte fit jeter à chacun un morceau de galette que je lui avais donnée, m'avertissant que nous mangerions sans boire, car l'eau de ce grand fleuve commence en ce lieu d'être salée. Le lendemain nous recueillîmes de l'eau de pluie tombée dans des roches fort sales et la busmes avec autant de plaisir qu'on boit (le meilleur vin) en France.

Chaloupe et canot à la dérive

"Ils avaient laissé notre chaloupe à l'eau.

dans un grand courant de marée; je les avertis qu'elle n'était pas bien et qu'il la fallait mettre à l'abri derrière l'islette, mais comme nous n'attendions qu'un bon vent pour partir ils n'en tiendrent (sic) pas compte."

"La nuit, la tempête redoublant, on eut dit que les vents devaient déraciner notre islette; mon hoste se doutant de ce qui arriva éveilla l'Apostat et le pressa de venir l'aider à sauver notre chaloupe qui s'en allait perdre. Or, soit que ce misérable fut paresseux ou qu'il eut peur des ondes, jamais il ne se voulut lever, donnant pour toute réponse qu'il était las. Dans ce retardement les vents rompent l'amarre et en un instant font disparaître notre chaloupe."

"Mon hoste voyant ce beau ménage me vint dire: nicamis, mon bien-aimé, la chaloupe est perdue, les vents qui l'ont enlevée la briseront sur les rochers qui nous environnent de tous côtés. Qui n'eut entré en verve contre ce renégat

dont la négligence nous jetait dans des peines inexplicables, vu qu'il y avait quantité de paquets dans notre bagage et beaucoup d'enfants à porter.'

"Mon hoste cependant tout barbare et tout sauvage qu'il est ne se troubla point à cet accident ains craignant que celà m'attristait et me dit: Nicamis, mon bien-aimé, n'es-tu pas fâché de cette perte qui nous causera de grands travaux? -- Je n'en suis pas ayse, repartis-je. -- Ne t'en attriste pas, me fit-il, car la fâcherie amène la tristesse et la tristesse amène la maladie. Pe-trichtich n'a pas d'esprit, s'il m'eut voulu secourir, ce malheur ne fut point survenu, voilà tous les reproches qu'on lui fit."

"Véritablement celà me confond que l'intérêt de la santé arrête la colère et la fâcherie d'un barbare et que la loi de Dieu, que son bon plaisir, que l'espoir de ses grandes récompenses, que la crainte de ses châtimens, que notre paix et consolation ne puisse servir de bride à l'imp-

tience et à la colère d'un chrétien."

"Au malheur susdit en suivit un autre.

Nous avions outre la chaloupe un petit canot d'écorce; la marée se gonflant plus qu'à l'ordinaire par le souffle des vents, nous la déroba. Nous voilà prisonniers plus que jamais. Je ne vis ni larmes ni plaintes, non pas même parmi les femmes, sur le dos desquelles ce désastre tombait plus particulièrement à raison qu'elles sont comme des bêtes de voiture, portant ordinairement le bagage des sauvages, au contraire tout le monde se mit à rire."

"Le jour venu, car ce fut la nuit que la tempête commit ce larcin, nous courusmes tous sur les rives du fleuve pour apprendre par nos yeux des nouvelles de notre pauvre chaloupe et de notre canot. Nous vismes l'un et l'autre éloignés fort loin de nous, la chaloupe parmi des roches et le canot au bord du bois de la terre continent; chacun pensait que tout était en pièces:

si tôt que la mer se fut retirée, les uns coururent vers la chaloupe, les autres vers le canot; chose étrange, rien ne se trouve endommagé, j'en demeurai tout étonné; car de cent vaisseaux, fussent-ils d'un bois aussi dur que le bronze, à peine s'en sauverait-il pas un dans ces grands coups de vent et sur des roches."



ISLET S.-JEAN

Epouvante superstitieuse

"Pendant que les vents nous tenaient prisonniers dans cette malheureuse islette, une partie de nos gens s'en allèrent visiter quelques sauvages qui étaient à 5 ou 6 lieues de nous; si bien qu'il ne resta que quelques femmes et les enfants et l'Iroquois dans notre cabane."

"La nuit, une femme étant sortie s'en revint toute effarée, criant qu'elle avait ouy le Manitou ou le Diable. Voilà l'alarme dans notre camp; tout le monde, rempli de peur, garde un profond silence."

"Je demande d'où provient cette épouvante, car je n'avais pas entendu ce qu'avait dit cette femme."

"Ecatiou, ecatiou, dit-on, Manitou.
Tais-toi, tais-toi, c'est le diable."

"Je me mis à rire et, me levant en pied,

je sors de la cabane et pour les assurer, j'appelle en leur langue: Manitou, Manitou, criant tout haut que je ne craignais pas et qu'il n'oserait venir où j'étais. Puis, ayant fait quelques tours dans notre islette je rentrai et leur dit: Ne craignez point, le diable ne vous fera aucun mal tant que vous serez avec moi. Il craint ceux qui croient en Dieu, si vous y croyez, il s'enfuira de vous. Eux, bien étonnés, me demandent si je ne le craignais point. Je repars, pour les délivrer de leur peur, que je n'en craindrais pas une centaine; ils se mirent à rire, se rassurant petit à petit. Or, voyant qu'ils avaient jeté de l'anguille dans le feu, j'en demandai la raison. Tais-toi, tais-toi, me firent-ils, nous donnons à manger au Diable pour qu'il ne nous fasse aucun mal."

Le Père Morice o.m.i. racontait quelque chose d'analogue chez les Dénés de l'Ouest. A un moment donné quelqu'un crie: Déné-géré, Déné-géré (l'homme ennemi, inimicus homo) c'est-à-dire le Diable, et, précipitamment, tous se dis-

persent à l'épouvante.

"Mon hôte à son retour ayant su cette histoire me remercia fort de ce que j'avais rassuré tous ses gens, me demanda si en effet je n'avais point peur du Manitou ou du Diable et si je le connaissais bien, que pour eux ils le craignaient plus que la foudre; je lui répondis que s'il voulait croire et obéir à Celui qui a tout fait que le Manitou n'aurait nul pouvoir sur lui; pour nous qui étans assistés de Celui que nous adorons, le Diable aurait plus peur de nous que nous aurions peur de lui. Il s'étonna et me dit qu'il eut bien voulu que j'eusse eu connaissance de la langue, car figurez-vous que nous nous faisons entendre l'un l'autre plus par les yeux et par les mains que par la bouche."

Avec le temps les missionnaires se rendirent compte que le mot manitou (tout comme le mot grec daimon) ne veut pas dire un esprit mauvais mais simplement un esprit, et ils insérèrent

le mot dans le lexique religieux des Algonquins (Guinard, o.m.i.), pour désigner Dieu et les bons anges. Au contraire les Chrétiens du premier siècle n'acceptèrent pas le mot daimon pour désigner les bons esprits, et ils choisirent pour eux le mot angelos, ange, ou messenger.

Oratoire sur la Côte-du-Sud

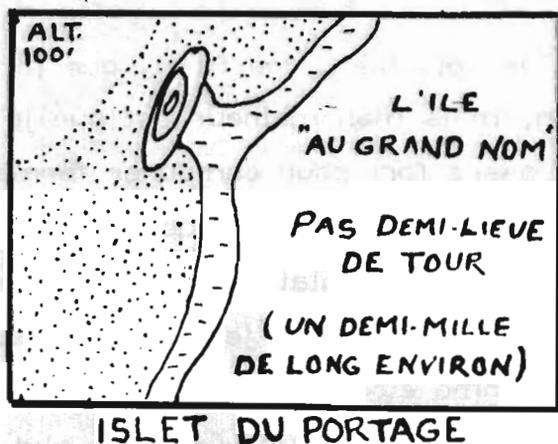
"Je dressay quelques prières en leur langue avec l'aide de l'Apostat. Comme le Sorcier n'était pas encore venu, je les récitais le matin et avant les repas, eux-mêmes m'en faisant souvenir et prenant plaisir à les ouyr prononcer. Si ce misérable magicien n'était pas venu avec nous, ces barbares auraient pris grand plaisir à nous écouter. Mon hoste me faisait mille questions, me demandant pourquoi nous mourrions, si la nuit était universelle pour tout le monde et choses semblables, se montrant attentif à mes réponses."

Un entretien avec l'Apostat

"Pendant certaine nuit, tout le monde était dans un profond sommeil, je me suis mis à entretenir ce pauvre misérable renégat. Je lui fis voir qu'étant dans notre maison, rien de tout ce que nous avions lui manquait, qu'il y pouvait passer la vie doucement et qu'en quittant Dieu il s'était jeté dans une vie de bête qui enfin aboutirait à l'enfer s'il n'ouvrait les yeux, que l'éternité était bien longue et que d'être à jamais compagnon des diables c'était un long terme."

"Je vois bien, me fit-il, que je ne fais pas bien, mais mon malheur est que je n'ai pas l'esprit assez fort pour demeurer ferme dans une résolution, je crois tout ce qu'on me dit; quand j'ai été avec les Anglais je me suis laissé aller à leurs discours, quand je suis avec les Sauvages je fais comme eux, quand je suis avec vous je tiens votre créance pour véritable; plut à Dieu que je fusse mort quand j'étais malade en France, je

serais maintenant sauvé; tant que j'aurai des parents je ne ferai pour rien qui vaille, car quand je veux demeurer avec vous mes frères me disent que je pourrais demeurant toujours en un endroit, celà est cause que je quitte tout pour les suivre. Je lui apportai toutes les raisons et lui fis toutes les offres, mais son frère le Sorcier qui sera bientôt avec nous renversera tous mes desseins, il manie comme il veut ce pauvre Apostat."



CHAPITRE IV

L'ILE AU GRAND NOM

Navigation du 30 octobre

"Le trentiesme jour d'octobre nous sortis-
mes de cette malheureuse islette et vinsmes
aborder sur la nuict dans une autre isle qui porte
un nom quasi aussi grand comme elle est, car
elle n'a pas demi-lieue de tour et voici comme
nos sauvages disent qu'elle se nommait: Ca-pa-
cou-cach-te-che-khi-cha-cha-gou-a-chi-ga-ni-khi-
ca-pak-hi-ta-coua-na-niou-i-khi, je crois qu'ils
forgent ces noms sur le champ."

Cette île au Grand nom n'est autre que
l'Islet-du-Portage, la pointe de Saint-André des
cartes modernes. Quelques auteurs y ont vu l'île
ou mieux la presqu'île de Cacouna reliée elle aussi

au rivage du Saint-Laurent par un terrain bas; les dimensions respectives de ces deux îles ou presqu'îles ne permettent pas d'y voir Cacouna.

L'île au grand nom, dit le Père Le Jeune, n'a pas demi-lieue de tour. Or l'Islet-du-Portage a comme un mille de tour, pas "demi-lieue"; tandis que le Gros Cacouna, de 2 milles de long, a bien 4 milles de tour.

Une autre indication, dans la grosse rivière traversée par les Montagnais entre le lieu de débarquement et la montagne au beau panorama.

Avec un débarquement à l'Islet-du-Portage, le haut sommet est tout indiqué dans la montagne Bleue (2150') dans l'arrière-ligne du canton Parke, la rivière intermédiaire se reconnaît dans la rivière du Loup en arrière de Saint-Alexandre, dont les affluents naissent au pied de cette même montagne.

Un débarquement à Cacouna complique les explications. La rivière traversée le 3 décembre

ne peut être la rivière du Loup, vu que cette traversée, en ce cas, ramènerait au Saint-Laurent au lieu de rapprocher de la montagne.

Le sommet Citadelle dans le canton Armand (1722') a alors été proposé comme étant la dite haute montagne des Relations, avec la rivière Verte comme étant le "fleuve" du 3 décembre. C'est rendre impraticable le trajet des Montagnais, car la rivière Verte ne vient pas du pied du sommet Citadelle, et de ses sources à ce sommet se trouve une série de côteaux et de vallons alignés du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire en sens opposé au parcours proposé. Le sommet Citadelle est d'ailleurs entouré par le bassin de la rivière Trois-Pistoles, nullement à la limite de celui du fleuve Saint-Jean. De plus, à moins de gravir jusqu'au sommet cette montagne, la vue du côté de Tadoussac est obstruée par quelques côteaux tout près, ce qui n'est pas le cas pour la montagne Bleue entre Saint-Alexandre et Saint-Elleuthère de Kamouraska.

Si l'islette malheureuse et l'île au grand nom sont bien les endroits désignés ici, à savoir l'îlette du quai de L'Islet et la pointe de Saint-André, il y a 50 milles entre ces deux endroits. Est-ce que cette distance peut se parcourir à la rame en une seule journée, en supposant le départ de bonne heure le matin et l'arrivée au terme dans la nuit suivante, selon les données de la Relation. Un canotier d'expérience que nous avons consulté nous affirme que oui. Supposez, dit-il, le départ de l'Islet vers 7 heures du matin, l'on peut dès la première marée parcourir 25 milles et se rendre à la pointe de la rivière Ouelle ou près de là; on se repose pendant le montant, pour repartir vers 7h30 à la marée suivante et arriver à la pointe de Saint-André vers une heure et demie ou deux heures. Cela est assez conforme au récit du Père Le Jeune.

Ce qu'est l'Islet-du-Portage

"Cette île n'est quasi qu'un grand rocher

affreux, car elle n'a pas de fontaine d'eau douce. Nous fusmes contraints de boire des eaux de pluie fort sales que nous ramassions dans des fondrières et sur des roches. On jeta la voile de notre chaloupe sur des perches quand nous y arrivâmes et nous nous mîmes à l'abri là dessous, notre lit étant blanc et vert, c'est-à-dire qu'il y avait si peu de branches de pin dessous nous que nous touchions la neige en plusieurs endroits, laquelle avait commencé depuis trois jours."

Pas de neige à l'Islet; aucune en cours de route, nous l'aurions appris. On en trouve là, Comment peut-on savoir que la neige y couvre la terre depuis trois jours...? C'est que...

Ce rocher aride est habité

"Nous trouvâmes en ce lieu la cabane d'un sauvage que notre hôte cherchait, nommé Ek-hen-na-ba-na-té. Mestigoit apprit de lui que

son frère le Sorcier était passé depuis peu et qu'ayant eu le vent contraire il n'était pas loin."

Carigoran les rejoint

Carigoran ou le Sorcier ne tarda pas en effet à arriver: "son canot poussé par trois rameurs allait comme le vent".

"Bref, le beau premier jour de novembre, dédié à la mémoire de tous les saints, il nous ramena ce démon, j'entends ce Sorcier. Je fus bien étonné quand je le vis, car je ne l'attendais pas, me figurant que mon hoste (réussirait à m'en délivrer...)"

Non seulement Carigoran contrariera la prédication chrétienne, mais il aura pour le Père toutes sortes de méchancetés. Un jour les femmes avertirent le Père Le Jeune que le Sorcier sous prétexte de lui enseigner sa langue lui faisait dire toutes sortes d'expressions triviales. C'est toute la vie quotidienne du groupe qui se

trouvait modifiée avec l'arrivée de Carigoran.

"Si tôt qu'il fut arrivé, ce n'était plus que festins dans nos cabanes et n'avions plus que fort peu de vivres de reste; ces barbares les mangeaient avec autant de paix et d'assurance comme si les animaux qu'ils devaient chasser étaient renfermés dans une étable."

Ces festins apporteront au Père des occasions de faire connaître la doctrine chrétienne.

Pour rire on le fait parler

Dans le but de s'amuser, on demande au Père Le Jeune de parler en langue sauvage. Les Esquimaux de Chesterfield feront de même avec le Père Turquetin (Groulx, Le Canada Miss. p. 51).

"Mon hoste faisant un jour un festin à son tour les conviés me firent signe de les haranguer en leur langue; ils avaient envie de rire, car je prononce le Sauvage comme un allemand prononce

le français. Leur voulant donner ce contentement je me mis à discourir et eux s'éclater de rire; eux bien à l'aise de gausser, moi bien heureux d'apprendre à parler; je leur dis pour conclusion que j'étais l'enfant et que les enfants faisaient rire leurs pères par leur bégaiement; mais qu'au reste je deviendrais grand dans quelques années et qu'alors sachant leur langue je leur ferais voir que eux-mêmes sont des enfants en plusieurs choses, ignorant de belles vérités dont le leur parlerais."

En partant des créatures

Le Père Le Jeune avait une bonne expérience comme professeur; durant ses années de scolasticat il avait enseigné à Rennes, à Bourges et à Caen. Auparavant, sur la fin de ses études il avait entendu parler d'un célèbre Jésuite décédé en 1610 à Pékin où il avait été accepté comme astronome, le Père Ricci. Déjà plusieurs années avant, à Shiu-Hing, non loin de Canton, il avait

intéressé les Chinois en traçant une mappemonde sur laquelle il avait eu le soin de placer la Chine au milieu, selon son nom chinois, le Pays du Milieu. D'où chez le Père Le Jeune l'idée de se faire agréer en partant des notions naturelles.

"Et sur l'heure même je leur demandai si la lune était aussi haute que les étoiles, si elle était en même ciel, où allait le soleil quand il nous quittait, quelle figure avait la terre?"

"Si je savais leur langue en perfection je leur proposerais toujours quelque vérité naturelle devant que de parler des points de notre créance, car j'ai remarqué que ces curiosités les rendaient attentifs."

"L'un d'eux me dit: Nous ne le savons pas; mais, toi-même, comment peux-tu connaître ces choses mieux que nous?"

"Je tirai aussitôt un petit cadran que j'avais dans ma poche, je l'ouvre et lui mettant en mains je lui dis: Nous voilà dans la nuit

profonde, le soleil ne paraît pas; dis-moi maintenant que je te présente en quelle part du monde il est, désigne-moi le lieu où il doit demain se lever, où il doit se coucher, où il sera midi, marque-moi les endroits du ciel où il ne va jamais. Mon homme répondit des yeux, me regardant sans dire un mot. Je prends le cadran et lui fais voir un peu tout ce que je venais de proposer, ajoutant ensuite: Hé bien, comment se peut-il que je connaisse ces choses et vous les ignorez? J'ai bien d'autres vérités plus grandes à vous dire quand je saurai parler. -- Tu as de l'esprit, me dirent-ils, tu sauras bientôt notre langue. -- Ils se sont trompez."

Note: Le Père a remarqué chez les enfants sauvages plusieurs jeux qu'on trouve en Europe: cache-cache, bilboquet (avec un petit faisceau de branches de pin qu'ils attrapent au bout d'un bâton). Les enfants chinois jouent aussi à cache-cache.

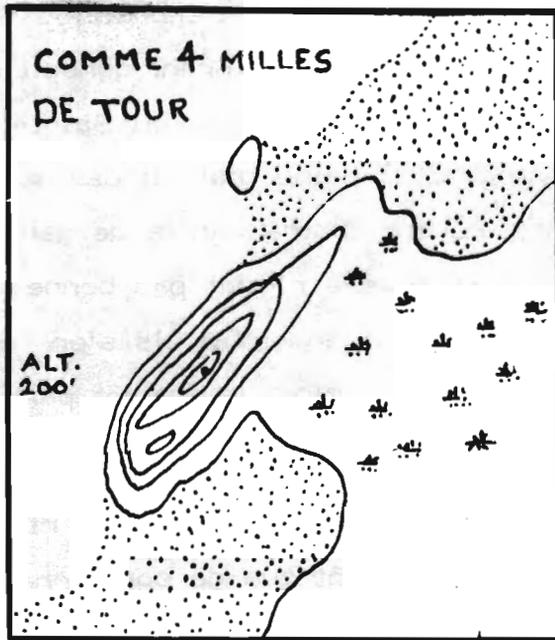
Les Montagnais tentent
de traverser au Nord

Vis-à-vis l'Islet-du-Portage l'estuaire du Saint-Laurent a près de 5 lieues ou 14 milles de large. Passer de là à la rive gauche du Fleuve est tout un voyage.

"Mestigoit et le Sorcier apprirent qu'il y avait beaucoup de gens à l'endroit où ils voulaient aller. Les Montagnais tinrent **conseil** et décidèrent de passer au côté Nord du Saint-Laurent. Mais ayant fait à peine trois lieues sur le Fleuve, ils rencontrèrent quatre canots de gens qui leur dirent que la chasse n'était pas bonne dans le Nord. Alors tous ensemble ils s'en revinrent au Sud, dans l'île d'où ils étaient partis."

Le nom: Islet-du-Portage. Jadis les voyageurs qui suivaient en canot la rive du fleuve Saint-Laurent, plutôt que de contourner la pointe de Saint-André ou l'Islet-du-Portage, trouvaient plus avantageux de porter ou glisser leur embarcation pour traverser l'isthme reliant l'île à la

terre ferme. D'où le nom de îlet du Portage.
Au dire des gens de l'endroit le courant est très fort au large et plusieurs préféreraient ne pas s'y aventurer. (Selon l'abbé Alexandre Paradis, p.m.é.).



LE GROS CACOUNA

Les festins se suivent

Selon la coutume Mestigoit a à donner un festin pour fêter la venue des gens du Nord et ceux-ci doivent le lui rendre. Le Sorcier à son tour donne son festin.

A l'occasion de l'un de ces festins le Père Le Jeune, voyant tout le monde de bonne humeur en profite pour demander à parler. Un motif secret le travaille: Il s'est aperçu que la femme de Carigoran, le Sorcier, est très très malade; mais comment l'atteindre, pouvoir lui parler des vérités de la Foi, si toute la bande, et son mari en particulier, ne favorise pas son ministère.

Nous devons être reconnaissants au Père Le Jeune de nous avoir donné en détail la marche de ce dialogue, que nous pourrions appeler, en utilisant la topographie actuelle, la mission de Saint-André.

Doctrine exposée et réponse
aux objections de Carigoran

"Je commençai à leur déclarer l'affection que je leur portais: Vous voyez de quel amour je suis porté en votre endroit, j'ai non seulement quitté mon beau pays qui est beau et agréable pour venir dans vos neiges et dans vos grands bois, mais encore je m'éloigne de la petite maison que nous avons en vos terres pour vous suivre et pour apprendre votre langue."

Ces paroles sont bien justifiées certainement; sont-elles à la portée des auditeurs, c'est bien douteux; même un canadien d'aujourd'hui n'échangerait pas ses neiges et ses forêts pour un autre pays que le sien.

"Je vous chérie plus que mes frères, puisque je les ai quittés pour votre âme. C'est Celui qui a tout fait qui m'a donné cette affection pour vous. C'est lui qui a créé le premier homme, dont nous sommes tous issus. Voilà pourquoi n'ayant qu'un même père nous sommes tous

frères et nous devons reconnaître un seul Seigneur et Capitaine: Nous devons tous croire en lui et accomplir ses volontés."

Saint Paul disait à peu près de même à Athènes devant l'Aréopage.

"Le Sorcier, m'arrétant, dit tout haut: Quand je le verrai je croirai en Lui, autrement non."

"Je lui répondis: Quand tu me dis que ton père ou l'un de tes amis a tenu quelque discours, je crois ce qu'il dit, me figurant qu'il n'est pas menteur, et cependant je n'ai pas vu ton père. De plus, tu crois bien qu'il y a un Manitou et tu ne l'as pas vu. Tu crois qu'il y a Chi-chi-kouak-hi ou les Génies du jour et tu ne les a pas vus."

"D'autres les ont vu, me dit-il."

"Tu ne saurais dire, lui répartis-je, quand, ni comment, ni en quelle façon, ni en quel endroit on les a vus; et moi je te dis comment se

nomment ceux qui ont vu le Fils de Dieu en terre, quand ils l'ont vu, en quel lieu, ce qu'ils ont fait et en quel pays ils ont été."

"Ton Dieu, fit-il, n'est pas venu en notre pays; fais que je le voie et je croirai en lui."

De même les Esquimaux disaient au Père Turquetil que le Christ n'avait jamais vécu dans un iglou. Un Sauveur né chez les Algonquins n'aurait pas été pour eux plus proche qu'un Sauveur en Judée. Chaque peuple se pense le centre de gravité du monde. Le Père laisse tomber la première partie de l'objection qui relève pour beaucoup de la géographie et de l'histoire; il répond à la seconde:

"Ecoute-moi et tu le verras: Nous avons deux sortes de vue, la vue des yeux du corps et la vue des yeux de l'âme. Ce que tu vois des yeux de l'âme peut être aussi certain que ce que tu vois des yeux du corps."

Carigoran reprend:

"Non, dit-il. Je ne vois rien, sinon des yeux du corps, si ce n'est en dormant, mais je n'approuve pas mes songes."

"Ecoute-moi jusqu'au bout, lui dis-je."

"Quand tu passes devant une cabane délaissée, que tu vois encore toutes les perches en rond, que tu vois l'aire de la cabane tapissée de branches de pin, quand tu vois le foyer qui fume et tout ce que vous laissez lorsque vous décabanez, n'est-ce pas vrai que tu connais assurément et que tu vois bien qu'il y a eu des Sauvages qui sont passés par là, que ces perches et tout le reste ne se sont pas assemblés par cas fortuit."

"Oui, me dit-il."

"Or je dis la même chose quand tu vois la beauté, la grandeur de ce monde, que le soleil tourne incessamment sans s'arrêter, que les saisons retournent en leur temps et que tous les astres gardent si bien leur ordre. Tu vois bien que les hommes n'ont pas fait ces merveilles et qu'ils

ne les gouvernent pas. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un plus noble que les hommes qui aït bâti et gouverné cette grande maison et c'est celui que nous appelons Dieu, qui voit tout et que nous ne voyons pas maintenant, mais nous le verrons après la mort, et nous serons bien heureux à jamais avec lui si nous lui obéissons."

"Tu ne sais pas ce que tu dis, me répondit-il: apprend à parler et nous t'entendrons."

Le Père ressent ce qui chez tous les peuples est un manque de courtoisie. Mestigoit ne lui aurait pas parlé comme cela. Sur le même ton, à Césarée, Festus avait dit: Tu es fou, Paul; ton grand savoir t'égaré (Act. XXIV.24).

Si Carigoran ne saisit pas, se dit le Père, l'incorrection de mon langage peut y être pour quelque chose. Ah! Si Pierre-Antoine, qui a été bien instruit en France de la religion, voulait l'interpréter! Il le lui demande.

L'Apostat refuse son aide

"Là-dessus je priai l'Apostat de déduire mes raisons et d'expliquer en sauvage, car j'en voyais de fort attentifs. Mais ce misérable renégat, craignant de déplaire à son frère ne voulut pas ouvrir la bouche. Je le prie, je le conjure avec toute douceur; enfin je redouble ma voix et le menace de la part de Dieu, lui protestant qu'il serait responsable de l'âme de la femme de son frère le Sorcier, laquelle je voyais fort malade et pour elle j'étais entré en discours, espérant que si les Sauvages goûtaient mes raisons, qu'ils me permettraient aisément de l'instruire. Ce coeur de bronze ne fléchit jamais ni à mes prières ni à mes menaces: je prie Dieu qu'il lui fasse miséricorde."

La sympathie de Mestigoit

"Mon hoste me voyant parler d'un accent assez haut me dit: Nicanis, mon bien-aimé, ne

te fâche pas. Avec le temps tu parleras comme nous et tu nous enseigneras ce que tu voudras, toi, nous t'écouterons; lui, il n'a pas d'esprit, nous n'avons nulle créance en lui."

Sentant continuellement le mépris des siens, l'Apostat ne pouvait certes se sentir à l'aise pour les haranguer...

"Je répliquai à Mestigoit: Si cette femme se portait bien, je serais consolé, mais elle est pour mourir dans peu de jours et son âme faute de connaître Dieu sera perdue. Que si ton frère voulait prêter sa parole je l'instruirais en peu de temps. La réponse fut que la laissasse, que je savais bien que son frère était un lourdaud."

La séance est levée...

"Pour conclusion on dit les mots qui terminent le festin et chacun se retira, moi bien dolent de voir cette âme se perdre en ma présence sans la pouvoir secourir. Car le Sorcier ayant

commencé à lever le masque et l'Apostat à m'éconduire, toutes les espérances que j'avais de pouvoir aider cette pauvre malade, d'instruire les autres, commencèrent à s'évanouir. J'ai souvent souhaité qu'un saint fut à ma place pour opérer. Les petites âmes crient beaucoup et font peu. Il se faut contenter de sa bassesse."

CHAPITRE V

ENTREE DANS LA GRANDE FORET

On quitte l'île au Grand nom

"Le douze novembre nous commençames enfin d'entrer dans les terres, laissant nos chaloupes et nos canots dans l'île au Grand nom, de laquelle nous sortismes par mer basse, une prairie la séparant du continent. Jusqu'ici nous avons fait chemin dans le pays des poissons, toujours dans les eaux et sur les îles, dorénavant nous allons entrer dans le royaume des bêtes sauvages, je veux dire de beaucoup plus étendu que toute la France. Ces forêts où j'ai été sont peuplées de diverses espèces d'arbres, notamment de pins, de cèdres et de sapins. Les Sauvages passent l'hiver dedans ces bois, courant ça et là pour y chercher

leur vie. Au commencement des neiges ils cherchent les petits flauves et le porc-épic dans les terres; quand la neige est profonde ils chassent l'original et le caribou comme j'ai dit. Nous avons traversé quantité de torrents d'eau, quelques fleuves, plusieurs beaux lacs et étangs marchant sur la glace."

Vue d'ensemble: 23 stations

"Nous avons fait dans ces bois depuis le 12 novembre que nous y entrâmes jusqu'au 2 avril de cette année 1634, que nous retournâmes aux rives du grand fleuve Saint-Laurent, 23 stations, tantôt dans des vallées profondes, puis sur des montagnes fort relevées, quelquefois en pays plat et toujours dans la neige."

Effectif de la caravane

"A notre entrée dans les terres nous étions trois cabanes de compagnie; il y avait 19

personnes en la nôtre, il y en avait 16 dans la cabane du sauvage nommé Ek-hen-na-ba-ma-té, et 10 dans la cabane des nouveaux venus (du Nord). Je ne compte point les Sauvages qui étaient à quelques lieux de nous. Nous étions en tout 55 personnes qui devaient être nourries de ce qu'il plairait à la Sainte Providence du Bon Dieu, car nos provisions tiraient tout près de la fin."

(On verra par la suite que la présence de nombreux chiens fut très mortifiante pour le Père, à cause surtout de l'exiguité des cabanes. Fallait aussi les nourrir.)

Tactique des déplacements

"Quand il n'y a plus de chasse à 3 ou 4 lieues, un sauvage qui connaissait mieux les lieux criait à pleine tête, un beau matin, hors de la cabane: Ecoutez, hommes, je m'en vais marquer le chemin. Il prenait sa hache et marquait quelques arbres qui nous guidaient. On ne marque le chemin, (observe le Père), qu'au commencement de l'hiver,

car quand les fleuves et les torrents sont gelés et que la neige est haute, on ne prend pas cette peine."

Cette façon des Sauvages de se marquer un chemin dans la forêt vierge a été adoptée par les Européens qui l'emploient toujours. Le terme plaquer un chemin est courant dans les régions de colonisation. Il signifie indiquer en forêt un chemin, ou une simple ligne d'arpentage, en faisant à la hache sur les arbres de petites entailles, en alternant, une à gauche, une à droite de son passage. Il faut certes un oeil exercé pour s'y guider, surtout si le placage n'est pas récent.

Une invention commode qui nous vient aussi des Sauvages est la traîne, la lourde utilisée pour le charriage du bois, la légère pour les jeux et les sports.

"Quand la neige est haute ils font des traînées, de bois qui se lèvent comme par feuilles, assez minces et fort longues. Ces traînées sont fort étroites à raison qu'elles se doivent tirer entre une infinité d'arbres fort pressés en quelques en-

droits, mais en récompense elles sont fort longues. Voyant un jour celle de mon hôte dressée contre un arbre, à peine puis-je atteindre au milieu, étendant les bras autant qu'il me fut possible. Ils lient leurs bagages dessus et avec une corde qui leur vient passer sur l'estomac, ils traînent sur la neige ces charriots sans roues. Quand il y a beaucoup de paquets, ce qui arrive quand ils ont tué un grand nombre d'élan, les femmes en vont porter une partie jusqu'au lieu où l'on doit camper le jour suivant."

Le Père a parlé du chemin marqué et des moyens de transport, il revient à l'effet de la criée: "On décabane."

"Pour ne m'éloigner davantage de mon chemin, sitôt qu'il est jour chacun se prépare pour déloger. On commence par le déjeuner s'il y a de quoi, car parfois on part sans déjeuner, on poursuit sans dîner et on se couche sans souper. Chacun fait son paquet le mieux qu'il peut, les femmes battent la cabane pour faire tomber la glace et la neige

de dessus les écorces, qu'elles roulent en faisceaux, le bagage plié ils jettent sur leurs dos ou sur leurs reins de longs fardeaux qu'ils supportent avec une corde qui passe sur leurs fronts et sous laquelle ils mettent un morceau d'écorce pour ne pas se blesser. Tout le monde chargé on monte à cheval sur des raquettes que l'on fixe au pied. Cela fait on marche en campagne et en montagne, faisant passer devant les petits enfants qui partent bien tôt et n'arrivent parfois que bien tard; ces pauvres enfants ont leur paquet ou leur traînée pour s'accoutumer de bonne heure à la fatigue, et tâche-t-on de leur donner de l'émulation à qui portera ou traînera davantage."

Et quelle sorte de chemins?

Difficultés du terrain

"De vous dépeindre la difficulté des chemins, ni plume ni pinceau qui le puisse faire; il faut avoir vu cet objet pour le connaître, avoir goûté de cette viande pour en savoir le goût.

Nous ne faisons que monter et descendre, il nous fallait se baisser à demi le corps pour passer sous les arbres quasi tombés et monter sur d'autres couchés par terre, dont les branches nous faisaient quelquefois tomber assez doucement mais toujours froidement, car c'était sur la neige. Parfois lorsque la chaleur du soleil commence à se faire sentir, la surface de la neige devient comme du verre, et les raquettes s'y enfoncent par grandes plaques. Mais si le temps est trop doux, la neige s'amollit, colle aux raquettes et les rend très lourdes."

Nous connaissons tous la croûte pas trop désagréable, et aussi le verglas si terrible pour les arbres. De même l'inconvénient de la neige qui défonce. Le Père mentionne aussi qu'il faut casser la glace des ruisseaux pour boire en hiver.

Et on recabane

"Etant arrivés au lieu où nous devons camper, les femmes allaient couper des perches,

chacun travaillait" (Et comme on ne chassait pas ce jour-là il fallait jeûner).

C'est un jour en recabanant tous ensemble que le Père Le Jeune ne parvenait pas à se réchauffer les mains. Mestigoit lui passa les siennes, toutes chaudes, et il lui dit: "Ne reviens plus hiverner avec nous, on va te tuer."

Le Père ne pouvait que prêter de bons sentiments à son hôte, mais la présence d'un français était réellement embarrassante pour les Montagnais.

Campement près d'un torrent

La prairie basse traversée et toute la bande parvenue sur la rive droite du Saint-Laurent, on prend la direction du nord-est. On a attendu à la pleine lune pour quitter l'île. Avantage pour dresser les tentes et s'installer, car à la fin de novembre les jours sont courts.

"On s'arrête près d'un torrent". Ce

premier campement durera du 12 au 20 novembre.

Ce torrent semble bien être la rivière Fouquette qui arrive au Saint-Laurent à une lieue seulement au nord-est de la pointe Saint-André. Elle coule entre deux côteaux, avec un dénivellement d'environ 25 pieds au mille. La seule autre rivière qui avoisine la pointe Saint-André est la rivière Kamouraska, qui est à trois lieues au sud-ouest; elle s'épanche sur un terrain bas et ne ressemble pas à un torrent. A remarquer que la rivière Fouquette, qui aujourd'hui passe sous la route provinciale dans un tuyau en béton, était bien plus grosse lorsque tout le pays environnant était en bois.

Au cours du trajet sur le rivage le Père Le Jeune, tantôt avec un groupe tantôt avec l'autre, saisit les sujets de conversation. Ils ne sont pas flatteurs pour lui: On dit qu'il n'est pas un bon cheval, puisque les fardeaux qu'il a pris ne sont pas lourds. Il en entendra bien d'autres au cours de l'hiver, on dira qu'il ressemble à un ours

avec sa barbe, qu'il a une face de chien; tout cela ne lui faisait pas beaucoup de mal, comparé aux sarcasmes du Sorcier et à la lâcheté du baptisé Pierre-Antoine, l'Apostat.

Il est toujours grandement préoccupé de la malade, la femme du Sorcier, Carigoran.

"Mon hoste et l'Apostat portaient sur des bâtons croisés en forme de brancard la femme du Sorcier, qui était fort malade; ils la déposèrent sur la neige, en attendant que la cabane fut prête, où elle passa trois heures sans feu et sans jamais se plaindre, et sans jamais montrer une figure d'impatience. Je me mettais plus en peine qu'elle-même; car je criais souvent qu'on fit faire pour le moins un peu de feu auprès d'elle, mais la réponse était qu'elle se chaufferait la cabane étant faite. Ces barbares sont faits à ces souffrances, ils s'attendent bien que s'ils tombent malades on les traitera à même monnaie."

(Ce passage était bien propre à émouvoir à sa lecture les moniales hospitalières de France).

Fumisteries et superstitions

Pendant les huit jours passés à ce premier campement en forêt, le Père put se rendre mieux compte des superstitions des Montagnais. Il leur arriva de consulter les Génies du jour.

"Comme je m'étais ri de cette superstition et qu'à toutes les occasions qui se rencontraient je faisais voir que les mystères du Sorcier n'étaient que des jeux d'enfants, m'efforçant à lui ravir ses ouailles pour les rendre avec le temps à Celui qui les a rachetés au prix de son sang, cet homme forcené fit le jour d'après cette conduite que je vais décrire."

Ici sont rapportées des scènes de fou furieux simulées pour effrayer le Père. Le lendemain il recommence. Serait-il en fièvre chaude? Le Père constate que son pouls est normal...

Deuxième campement: la grande malade

Le motif du déplacement est toujours la

faim: ne trouvant ni castors ni porcs-épics on se transporte dans un autre endroit où la bande sera du 20 au 28 novembre.

Cette fois encore on porte la femme du Sorcier sur un brancard et on la dépose sur la neige pendant que l'on reconstruit. Connaissant bien qu'elle ne pourrait vivre longtemps, elle était comme un squelette et n'avait quasi plus la force de parler, le Père s'approche d'elle pour lui montrer de la compassion.

"Quand elle appelait quelqu'un la nuit, je me levais moi-même et je l'éveillais, lui faisant du feu et je lui demandais ce dont elle avait besoin. Elle me demandait de petites chosettes, comme de fermer la porte ou de boucher quelque trou de la cabane qui l'incommodait."

"Après ces mêmes discours et offre de charité je l'abordai et lui demandai si elle ne voulait pas croire en Celui qui avait tout fait et que son âme après la mort serait bienheureuse."

"Au commencement elle me répondait qu'elle ne voyait point Dieu et que je le lui fisse voir, autrement qu'elle ne pouvait croire en lui, elle avait tiré cette réponse de la bouche de son mari."

Je lui repartis qu'elle croyait plusieurs choses qu'elle ne voyait pas et qu'au reste son âme serait brûlée pour une éternité si elle n'obéissait pas à celui qui a tout fait. Elle s'adoucit petit à petit et me témoigna qu'elle voulait obéir; mais seulement par reprises, ceux qui la voyaient me criaient que la laissasse."

Anxiété du missionnaire

Refuser de croire en Dieu est une grande faute: Qui ne croira pas sera condamné (Mc.XVI. 16). Cela suppose toutefois une explication suffisante de la vérité.

Le Père Le Jeune ne s'en fait pas sur la portée de son enseignement, il a assez insisté auprès de l'Apostat pour avoir son aide. Il n'ignore

pas que seulement Dieu voit au fond des consciences. Il aurait sans doute été moins exigeant pour un confrère dans une même situation que pour lui. Pour lui-même pas d'excuse, il veut faire jusqu'au bout son devoir.

"Sur le soir, étant tous dans notre cabane, je m'approchai d'elle, l'appelant par son nom, jamais elle ne voulut me parler en présence des autres. Je priais le Sorcier de lui dire qu'elle me répondit et de m'aider à l'instruire, lui représentant qu'il ne pouvait arriver que du bien de cette action. Il ne me répond pas plus que la malade. Je m'adresse à l'Apostat, le presse avec de très humbles prières de me prêter sa parole; point de réponse. Je retourne à la malade, je l'appelle, je lui parle, je lui demande si elle ne voulait pas aller au ciel, à tout cela pas un mot. Je sollicite derechef le Sorcier, je lui promets une chemise et du petun pour qu'il dise à sa femme qu'elle m'écoute."

"Comment veux-tu, dit-il, que nous croyons en Dieu, ne l'ayant jamais vu?"

"Je t'ai déjà répondu à cela, lui fis-je, il n'est pas temps de disputer; cette âme va se perdre pour un jamais si tu n'en prends pas pitié. Tu vois bien que celui qui a fait le ciel pour toi te veut donner de plus grands biens que d'aller manger des écorces en un village qui ne fut jamais; mais aussi te punira-t-il sévèrement si tu ne crois pas en lui et si tu ne lui obéis."

"Ne pouvant tirer aucune raison de ce misérable homme, je pressai encore la malade. Mon hoste me l'entendant nommer par son nom me lança: Tais-toi, me dit-il, ne la nomme point, elle est déjà morte, son âme n'est plus dans son corps."

"Quand ces personnes barbares voient qu'un malade ne parle plus ou qu'il tombe en syncope, ils disent que son esprit n'est plus dans son corps; si le malade retourne en son bon sens, c'est l'esprit qui est de retour, enfin, quand il est mort, il n'en faut pas parler, ni le nommer en aucune façon. Pour conclure ce point, il fallait se retirer sans rien faire."

"C'est un grand présent que la foi, une grande vérité que personne ne va à Jésus-Christ que son Père ne lui tende la main."

Troisième campement:
la malade n'y est plus

Les Montagnais sont à la merci de la faim. Le Père mange une peau d'anguille boucanée; il voit un enfant se jeter à terre pour saisir un os qu'on a jeté à un chien, un autre se cache pour ne pas faire voir sa faim en pleurant.

On tient conseil: où trouver à manger. Le 28 novembre, malgré qu'il neige fort, on déca-bane pour aller s'installer dans un troisième campement où l'on sera jusqu'au 3 décembre.

Le Père constate que la malade n'y est plus. Personne ne lui en a parlé, puisqu'il ne faut jamais nommer un mort.

"Qu'est-il donc arrivé? Avec ces barbares on peut tout supposer."

L'Apostat ne s'est-il pas vanté déjà d'avoir achevé une mourante à coups de bâtons. Le Père lui demande en français s'il n'a pas tué cette malade qui parlait encore quand il est sorti de la cabane.

"L'Apostat baisse la tête, avouant, taciturne, qu'un autre l'avait mise à mort.

"Cénéantmoins" plus tard le Père Le Jeune apprit d'un vieux sauvage que cette femme était morte de mort naturelle.

Une grande tristesse envahit le missionnaire: "Je m'en rapporte à ce qui est, quoi qu'il en soit. Ayant refusé de reconnaître le Fils de Dieu pour son Pasteur durant sa vie, il est probable qu'il ne l'a pas reçue pour une de ses ouailles après sa mort."

Cet insuccès auprès de cette femme fut certes pour le Père Le Jeune la plus grande souffrance de son hivernement. Ses angoisses ayant compté... il a bien pu avoir eu la surprise de la

rencontrer en arrivant dans l'autre vie...

Constatation

A l'Islette malheureuse le Père a remarqué que les jeunes femmes ne mangeaient point dans le plat de leur mari. Il en demanda la raison à Pierre-Antoine. Celui-ci lui dit que les jeunes filles à marier et les femmes qui n'avaient pas encore d'enfants n'avaient rien en maniemment et qu'on leur faisait leur part comme aux enfants.

Médecine sauvage

Les traitements médicaux usuels sont: les sueries, les saignées parfois très cruelles et les vomissements qu'ils provoquent par une tisane d'écorce de bouleau. Ils connaissaient aussi, comme tous les peuples, les portées médicinales des plantes. On se souvient que lors du premier hivernement des Français à Québec un médicament sauvage les sauva.

CHAPITRE VI

AU PIED DES MONTS NOTRE-DAME

Quatrième campement: Pari refusé par le Sorcier

Ce campement va du 3 au 6 décembre. C'est le 3 que l'on passe sur la rive droite de la rivière du Loup quelque part dans le Cinquième rang de Saint-Alexandre de Kamouraska. Mais avant de nous parler de cette traversée, le Père Le Jeune nous dit comment il a entrepris le Sorcier. Celui-ci chaque soir faisait grand tapage, tambourinant et hurlant, même après que tout le monde se fut mis en position pour dormir. Cela permit au Père, le 3 décembre, de se trouver comme seul avec lui. Le Père commença par lui dire que si un homme intelligent comme lui connaissait Dieu, avec l'intelligence qu'il a, tous les sau-

vages le suivraient.

Carigoran, notre sorcier, fut flatté. En effet, dans sa jeunesse, son entourage lui donnait le nom de Chi-mou-chou-mi-nau, c'est-à-dire notre a'l'eul et notre maître. Si intelligent, il devrait reconnaître que tout son tintamarre est inefficace pour conjurer la mort.

Le Père lui propose un pari:

"Joue du tambour pendant dix jours (pour être guéri) et ensuite abstiens-toi de jouer pendant dix jours et demande à Dieu de te guérir. Ensuite, appelant les Sauvages, tu brûleras ton tambour et tes badinières, tu leur diras que le Dieu des Chrétiens est le vrai Dieu; si tu promets ceci véritablement et du coeur, j'espère que tu seras délivré de la maladie."

Le Sorcier est intéressé.

"Va-t-en prier d'abord, et si je suis guéri, je croirai."

"Non, dit le Père, en ce cas ayant continué de tambouriner tu attribueras à ton tambour la guérison. Je lui dis que je ne pouvais pas le guérir mais que Dieu pouvait tout; qu'au reste il ne fallait pas faire de marché avec Dieu en lui imposant des conditions comme il faisait en disant: Qu'il me guérisse et je croirai en lui. Dispose-toi, lui dis-je, et sa bonté ne te manquera pas. S'il te donne la santé du corps, il te donnera celle de l'âme."

"Ne me parle pas de l'âme, dit-il, c'est de quoi je ne me soucie pas. Voilà, me montrant sa chair, ce que je chéris; pour l'âme je ne la vois point, arrive ce que pourra."

"As-tu de l'esprit, lui dis-je; tu parles comme les bêtes; les chiens n'aiment que le corps. Celui qui a fait le soleil pour t'éclairer n'a-t-il rien préparé de plus grand pour ton âme que pour l'âme d'un chien?"

Ce pauvre homme, constate le Père ne peut jamais relever sa pensée plus haut que la

terre.

"Je me retirai pour me reposer, il était bien avant dans la nuit."

Traversée d'un vrai fleuve

C'est après avoir rapporté cet entretien que le Père Le Jeune nous parle de la traversée d'une assez grosse rivière.

"Nous commençons (le 3 décembre) notre quatrième station, ayant délogé sans trompette, mais non sans tambour: notre Sorcier n'oublie pas le sien. Nous plantâmes notre camp proche d'un grand fleuve, large et rapide mais peu profond; ils le nomment: Ca-pi-tet-chiou-etz. Il va se dégorger dans le grand Fleuve quasi vis-à-vis Tadoussac."

Sans trop presser le sens des mots, se dégorger veut dire rejeter avec effort, se débar-rasser. On dirait que le Père Le Jeune sait que cette rivière paisible arrive bruyante et fracassante

un peu avant, quasi vis-à-vis Tadoussac, au Saint-Laurent. N'était le seuil pierreux qu'elle a à franchir avant d'arriver au Fleuve, cette rivière aurait davantage creusé son lit en amont des chutes: elle est peu profonde, observe le Père. Sa largeur, comme trois-quarts d'arpent lui paraît imposante; il y revoit la Marne à Châlons, son pays natal; elle ne doit pas y être plus large...

Au retour, le 23 mars, la caravane repassera cette même rivière, apparemment une couple de lieues en amont, si on en juge par la suite du trajet.

Cinquième campement:
le Père égaré avec un enfant

"Le 6 décembre nous délogeâmes pour la cinquième fois."

Cette station durera du 6 au 20 décembre.

Lors du déménagement le Père, voulant rendre **service prend à sa charge un enfant de 6 ans.** Ceci l'empêche de suivre le **gros** de la

bande et il en vient à ne plus savoir où les autres sont. Ne pouvant avec ce jeune enfant fouiller les bois pour chercher son chemin, il dit au petit garçon de l'attendre, et afin de le rassurer il lui laisse son manteau. Puis il cherche son chemin; il crie, il crie. Pas de réponse. Il finit par rejoindre la bande et il rencontre l'Apostat qui lui dit aussitôt: Où est l'enfant.

"Il est par là... je lui ai laissé mon manteau."

"J'ai trouvé le manteau, mais je n'ai pas vu l'enfant."

Pour le Père aller à la recherche de l'enfant était risquer de s'égarer de nouveau. Il demande à l'Apostat de le faire pour lui; ce dernier fait la sourde oreille. Le Père arrive à la cabane: les Sauvages demandent où est l'enfant. Le Père raconte son histoire. Il était épuisé. Lui qui n'avait eu que trois bouchées de boucan le matin... dut souper à l'eau glacée.

Deux femmes, d'après la description des lieux qu'il leur a faite, vont à la recherche de l'enfant et le trouvent.

Sixième campement:
On semble gagner le Sud

Est-ce que l'eau a envahi un terrain trop bas; toujours est-il que malgré la pluie on décabane le 20 décembre. La famine menace toujours. Il n'y a pas assez de neige pour poursuivre l'original, et presque point de castors et de porcs-épics. Le Père parle à l'Apostat de confiance en Dieu et il lui demande de l'interpréter auprès des Sauvages. Encore cette fois l'Apostat refuse.

Après quatre jours seulement, le 24 décembre, on se déplace de nouveau.

En partant de Québec le Père s'était apporté un peu de petun ou tabac afin de pouvoir s'en servir à l'occasion pour obtenir des Sauvages quelques services. Mais il dut céder à la demande des fumeurs lorsqu'ils s'aperçurent qu'il en avait, et le leur abandonner totalement.

CHAPITRE VII

NOEL DANS LES BOIS

Septième campement: La fête s'annonce triste

Ce campement a lieu du 24 au 30 décembre.

Si les deux petits lacs traversés sur la glace après le campement suivant sont bien les lacs Camille et Léon, dans le Canton Parke, ce 7e campement, du 24 au 28 décembre, pourrait avoir eu lieu au confluent des rivières Rocheuse et Fourchue, tributaires de la rivière du Loup. Le confluent même est maintenant inondé par la reculée des eaux d'un barrage.

"Le vingt-quatre décembre, veille de la naissance de Notre-Seigneur, nous décampames

pour la septième fois. Nous partismes sans manger, nous travaillâmes à notre maison et pour notre souper Notre-Seigneur nous donna un porc-épic gros comme un cochon de lait et un lièvre. C'était peu pour 18 ou 20 personnes que nous étions, mais la Sainte Vierge et son glorieux Epoux ne furent pas si bien traités à même jour dans l'étable de Bethléem."

Le jour de Noël 1633

"Le lendemain, jour de réjouissance parmi les Chrétiens pour l'Enfant nouveau-né, fut pour nous un jour de jeûne; la faim qui fait sortir le loup du bois m'y fit plus entrer pour y chercher de petits bouts d'arbres que je mangeais avec délices. Des femmes ayant jeté aux chiens par mégarde ou autrement quelques rognures dont on fait des cordes de raquettes, je les ramassai et fis un bon dîner, quoique les chiens eux-mêmes, quand ils auraient tant soit peu à manger n'en voulussent pas goûter. J'ai souvent mangé, ce mois-ci, des ra-

clures d'écorce et des rognures de peaux et autres choses semblables et cependant je n'en ai pas trouvé mal."

"Le même jour de Noël je m'en allai vers le soir visiter nos autres voisins. Il n'y avait plus que deux cabanes, celle du sauvage Ek-hen-na-ba-ne-té avait tiré d'un autre côté depuis 5 ou 6 jours, à raison qu'il n'y avait pas assez de chasse pour nourrir tout le monde. Je trouvai deux jeunes chasseurs tout tristes pour n'avoir rien pris ce jour-là, ni le précédent; ils étaient comme tous les autres maigres et défaits, taciturnes et fort pensifs, comme gens qui ne pouvaient mourir qu'à regret; cela me toucha le coeur. Après leur avoir dit quelques paroles de consolation et donné quelque espérance de choses meilleures, je me retirai pour prier Dieu."

Pierre-Antoine se souvient

"L'Apostat me demanda quel jour il était. Il est aujourd'hui la fête de Noël, lui répondis-je.

Il fut un peu touché et se tournant vers le Sorcier il lui dit qu'à tel jour était né le Fils de Dieu que nous adorons, nommé Jésus."

"Remarquant en lui quelque étonnement je lui dis que Dieu usait ordinairement de largesse en ces jours saints et que si nous avions recours à lui, qu'il nous assisterait infailliblement; à cela point de parole, mais aucun point de contrariété."

"Prenant donc l'occasion au poil, je le priai de tourner en sa langue deux petites oraisons dont je dirais l'une et les Sauvages l'autre."

"Espérant que nous serions secourus, l'extrémité où nous étions réduits lui fit accorder que de bond que de volée ce que je demandais. Je composai sur l'heure même deux petites prières qu'il me tourna en sauvage, me promettant en outre qu'il me servirait d'interprète si j'assemblais les Sauvages. Me voici fort content. Je recommande l'affaire à Notre-Seigneur. Et le lendemain matin je dresse un petit oratoire; je pends aux perches de la cabane une serviette que j'avais portée, sur

laquelle j'attache un petit crucifix et un reliquaire que deux personnes fort religieuses m'ont envoyé, je tire encore de mon bréviaire quelques images. Celà fait je fais appeler tous les Sauvages de nos deux cabanes et leur fais entendre tant par mon bégaiement que par la bouche d'un renégat que la crainte de mourir de faim faisait parler, qu'il ne tiendrait qu'à eux qu'ils fussent secourus; je leur dis que notre Dieu est la bonté même, que rien ne lui est impossible, qu'encore bien qu'on l'ait méprisé, que si néanmoins on croyait, on espérait en lui d'un bon coeur, il se montrerait favorable. Or comme ces pauvres gens n'avaient plus d'espérance en leurs arcs ni en leurs flèches, ils me témoignèrent un grand contentement de ce que je les avais assemblés."

Tous sont contents de prier

"Je prends mon papier et je leur lis l'oraison que je désirais qu'ils fissent, leur demandant s'ils étaient contents de s'adresser au Dieu

que j'adorais ces paroles, de tout leur coeur et sans feinte."

"Ils me répondirent tous: Ni-mi-rou-e-ri-te-non, ni-mi-rou-e-ri-te-non, nous sommes contents, nous sommes contents."

"Je me mets le premier à genoux et eux tous avec moi, jetant les yeux sur notre petit oratoire. Le seul Sorcier demeurait assis, mais lui ayant demandé s'il ne voulait pas être aussi bien que les autres, il fit comme il me voyait faire. Nous étions tête nue et levant vers le ciel les mains jointes. Je commençai donc à faire cette oraison tout haut en leur langue:

MON SEIGNEUR, qui avez tout fait, qui voyez tout, qui connaissez tout, faites-nous miséricorde. O Jésus! Fils du Tout-Puissant, qui avez pris chair humaine pour nous, qui êtes né pour nous d'une Vierge, qui êtes mort pour nous, qui êtes ressuscité et monté au ciel, vous avez promis que si on demandait quelque chose en votre nom vous l'accorderiez; je vous supplie de tout mon coeur de donner la nourriture à ce pauvre peuple, qui veut croire en vous et qui veut vous obéir;

ce peuple vous promet entièrement que si vous le secourez, il croira parfaitement en vous, qu'il vous obéira de tout son coeur. Mon Dieu, exaucez ma prière. Je vous présente ma vie pour ce peuple, très content de mourir à ce qu'ils vivent et qu'ils vous connaissent.

Ainsi soit-il. "

"A ces paroles de mourir pour eux, que je proférais pour gagner leur affection, quoiqu'en effet je les disais de tout coeur, mon hôte m'arrêta et me dit: Retranche ces paroles, car nous t'aimons tous, et ne désirons pas que tu meures."

"Je veux vous témoigner, repartis-je, que je vous aime et que je donnerais volontiers ma vie pour votre salut, c'est chose grande que d'être sauvé."

"Après que j'eus dit cette oraison, chacun d'eux, à mains jointes, tête nue et les genoux à terre, comme je l'ai remarqué, proféra la prière suivante que je proférais devant eux fort posément:

GRAND SEIGNEUR, qui avez fait le ciel et la terre, vous savez tout, vous pouvez tout, je vous promets de tout mon coeur,

(et je ne saurais vous mentir), je vous promets entièrement que s'il vous plaît nous donner notre nourriture, que je vous obéirai cordialement, que je croirai assurément en vous, je vous promets d'être sans feinte, que je ferai tout ce qu'on me dira devoir être pour votre amour. Aidez-nous! Vous le pouvez faire. Je ferai assurément ce qu'on m'enseignera devoir être fait pour l'amour de vous, je le promets sans feinte, je ne mens pas, je ne saurais mentir. Aidez-nous à croire en vous parfaitement, puisque vous êtes mort pour nous.

Ainsi soit-il. "

Ils firent tous cette prière, l'Apostat et le Sorcier aussi bien que les autres, -- c'est à Dieu de juger de leurs coeurs. --

"Je leur dis après cela qu'ils allassent à la chasse avec confiance, ce qu'ils firent. La plupart témoignaient par leurs visages et par leurs paroles, qu'ils avaient pris plaisir à cette action."

La chasse est bonne

"Nos chasseurs ayant fait leur prière s'en allèrent qui de ça qui de là chercher de quoi à manger. Mon hoste et deux jeunes chasseurs

s'en vont voir une cabane de castors qu'ils avaient voulu quitter désespérés; il en prit trois pour sa part; l'étant allé voir l'après-midi, je lui en vis prendre un de mes yeux; ses compagnons en prirent aussi je ne sais combien; et le Sorcier étant allé ce jour-là à la chasse, avec un jeune neveu, prit un porc-épic et discerna la piste d'un orignac qui fut tué à coup de flèches, contre l'attente de tous tant ils étaient, n'y ayant que fort peu de neige."

"Un jeune Iroquois dont je parlerai après tua lui aussi un fort beau porc-épic. Bref, chacun prit quelque chose, il n'y eut que l'Apostat qui revint les mains vides. Le soir comme mon hôte rentrait dans la cabane, apportant trois castors, je lui tendis la main; il s'en vint tout joyeux vers moi, reconnaissant le secours de Dieu et demandant ce qu'il devait faire."

"Je lui dis: Nicanis, mon bien-aimé, il faut remercier Dieu qui nous a assistés."

"Mestigoit, et assurément plusieurs sauvages bien disposés avec lui, reconnurent que leur

prière n'avait pas été inutile, que Celui que le Père adorait était un Dieu bon et puissant."

Le Père Le Jeune comptait bien profiter de cette faveur visiblement accordée pour en tirer conclusion devant les Sauvages; il ne le put, tant par la conduite décevante de l'Apostat que par la forte opposition du Sorcier. Il dût répéter comme Ignace de Loyola: Tout pour la plus grande gloire de Dieu. Les succès immédiats n'étaient pas pour lui.

Le résultat espéré manqué

"Comme le Père disait à Mestigoit qui était tout joyeux: Il faut remercier Dieu, l'Apostat reprit: Voilà bien de quoi! nous n'eussions pas laissé de trouver celà sans l'aide de Dieu."

"A ces paroles, dit le Père Le Jeune, je ne sais quel mouvement me fendit le coeur, mais si ce traître m'eut donné un coup de poignard, il ne m'eut pas plus attristé."

"Il ne fallait que ces paroles pour tout

gâter. Mon hoste ne laissa pas de me dire qu'il ferait tout ce que je voudrais et il se fut mis en devoir si le Sorcier ne se fut jeté à la traverse, car l'Apostat n'a point d'autorité parmi les Sauvages."

"Je voulais attendre le festin qu'on devait faire, où tous les Sauvages se devaient trouver, afin qu'ayant devant les yeux les preuves que Notre-Seigneur leur avait fait, ils fussent mieux disposés à reconnaître son assistance. Mais comme je vins à leur vouloir parler le Renégat, fâché de ce que lui seul n'avait rien pris, non seulement ne voulut pas aider, ains au contraire il m'imposa silence, me commandant fort nettement de me taire."

"Non, feray-je, lui dis-je. Si vous êtes ingrat, les autres ne le seront pas."

"Le Sorcier voyant qu'on était assez disposé à m'écouter, voyant que si on me prêtait l'oreille il perdrait autant de son crédit, me dit d'une façon arrogante: Tais-toi. Tu n'a pas d'esprit, il n'est pas le temps de parler mais de

manger."

"Je lui voulus demander s'il avait des yeux, s'il ne voyait pas manifestement l'aide de Dieu, mais il ne voulut pas écouter. Les autres qui étaient dans un profond silence, voyant que le Sorcier m'était contraire, n'osèrent pas m'inviter à parler; si bien que celui qui faisait le festin se mit à le distribuer et les autres à manger."

"Voilà mes pourceaux qui dévorent le gland sans regarder celui qui l'abat; c'est à qui se réjouira davantage, ils étaient remplis de contentement, moi de tristesse. Si fallait-il bien se remettre à la volonté de Dieu, l'heure de ce peuple n'est pas encore venue."

"Ceci se passait lundi le 26 décembre 1933..."

Les festins "à tout manger"

"Le mercredi suivant (28 décembre) mon hôte et un jeune chasseur tuèrent à coups de flèches l'orignac dont ils avaient vu les pistes l'avant-

veille; ils en virent d'autres, mais comme il y avait fort peu de neige, ils ne purent s'en approcher assez pour pouvoir tirer dessus."

Cela donna lieu à un festin à tout manger, où, par superstition les Sauvages croient malchanceux et irrévérencieux de ne pas tout manger. Le Père est, il va sans dire, lui aussi invité.

"... sitôt qu'ils eurent cette proie, ils la mirent en pièces, en emportant une bonne partie dans nos cabanes, et ensevelissant le reste sous la neige. "

"Voilà tout le monde en joie. On fait un grand banquet où je fus invité; voyant les grandes pièces de chair qu'on donnait à chacun, je demandai à l'apostat si c'était un festin à tout manger, et m'ayant répondu que oui: Il est impossible, repartis-je, que je mange tout ce qu'on m'a donné."

"Si, faut-il, me répondit-il; les autres sont assez empêchés à manger leur part, il faut que vous mangiez la vôtre."

"Je lui fis entendre que Dieu défendait ces excès et que ne le commettrais point, y allait-il de la vie; ce méchant blasphémateur pour animer les autres contre moi leur dit que Dieu était fâché de ce qu'ils avaient à manger."

"Je ne dis pas ça, lui répliquai-je, mais bien qu'il défend de manger avec excès."

"Le Sorcier me repart: Je n'ai jamais plus grand bien, sinon quand je suis saouïl."

"Or comme je ne pouvais venir à bout de ma portion, j'invite un sauvage mon voisin d'en prendre une partie, lui donnant du petun en récompense de ce qu'il mangeait pour moi. J'en jette une autre partie secrètement aux chiens; les Sauvages s'en étant douté par la querelle qui survint entre ces animaux, se mirent à crier contre moi, disant que je **contaminais** le festin, qu'ils ne prendraient plus rien, que nous mourrions de faim. Les femmes et les enfants ayant vu cela me regardaient par après comme un très méchant homme, me reprochant avec dédain que je les ferais mourir et véritablement, si Dieu ne nous

eut donné rien de longtemps, j'étais en danger d'être mis à mort pour avoir commis un tel sacrilège."

"Voilà jusques où s'étend leur superstition. Pour obvier à cet inconvénient les autres fois on me fit ma part plus petite et encore me dit-on que je n'en mangeasse sinon ce que je voudrais, qu'eux mangeraient le reste, mais que je me donnasse bien la garde d'en rejeter aux chiens une portion."

Huitième campement

"Le trentiesme du même mois de décembre (1633) nous décampasmes. Faisant chemin nous passasmes sur deux beaux lacs tout glacés. Nous tirions vers l'endroit où était la cache de notre orignac, qui ne dura guère en cette huitième demeure."

Deux lacs traversés l'un après l'autre ne sont pas grands, et les chasseurs du 28 sont allés même plus loin faire leur cache de viande

d'original. Ne seraient-ils pas les lacs Camille et Léon dans l'arrière ligne du rang A du canton Parke. Dans une courbe de la rivière Rocheuse, ils présentaient une manière de raccourci à ceux qui suivaient cette rivière, allant vers la montagne.

Les auteurs qui ont vu en ces deux lacs ont vu les lacs Témiscouata et Squattec n'avaient pas lu le texte de la Relation de 1633-34. C'est leur erreur qui a fait donner le nom de Le Jeune à une paroisse du haut du comté de Témiscouata.

Le Sorcier et l'autre vie

Un jour le Sorcier dit au Père Le Jeune; si le ciel est si avantageux, tu devrais t'enlever la vie pour y aller.

Dieu nous le défend, répond le Père.

En ce cas je vais te tuer pour te faire plaisir.

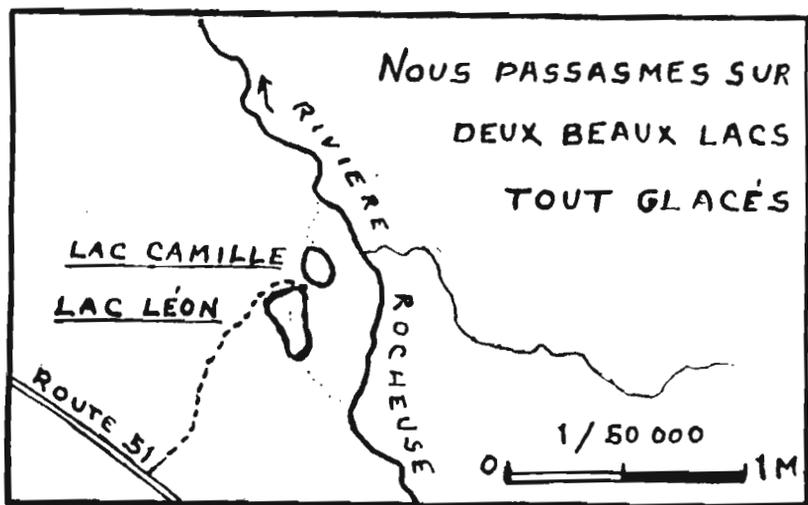
Le Père lui disant que cela lui est de même défendu, le Sorcier lui dit: Je vois bien

que tu n'as pas plus que moi envie de mourir.

Tristes propos de l'Apostat

Plus pénibles étaient au Père les discours de l'Apostat. Outre les objections ordinaires à propos de l'immortalité de l'âme, il disait au Père que Dieu ne se préoccupait pas des Sauvages et de leur nourriture. Blasphémant, il répétait que Dieu est marri quand ils sont dans l'abondance.

"Jamais cet esprit hébété ne peut concevoir que Dieu gouverne la grande famille du monde avec l'amour d'un père de famille."



CHAPITRE VIII

SOMMET AU PANORAMA MAGNIFIQUE

Neuvième campement

Ce campement dure du 4 au 16 janvier 1634. La bande se rapproche toujours de la Montagne Bleue, qui est à la limite des cantons Parke et Pohenegamook.

Vendredi le 6 janvier 1634 le Père écrit: "Le jour que les Rois adorèrent Notre Seigneur nous reçumes trois mauvaises nouvelles: 1^o celle de la mort du jeune Iroquois qui était avec eux; 2^o celle de la mort dans les environs par la famine, d'un sauvage; celle de la vue de pistes d'autres chasseurs, alors que leurs vivres étaient si rares.

Le Père aimait ce jeune Iroquois, il l'avait connu peu après son arrivée à Tadoussac le

13 juin 1632; il avait 15 ou 16 ans alors. Amené comme prisonnier par les Algonquins il était destiné à être brûlé avec deux autres lorsque l'intervention de Emery de Caen lui avait sauvé la vie. Carigoran, le Sorcier, en avait hérité et n'avait jamais voulu s'en défaire. Il était disparu. Taciturne, il était possible qu'il eut déserté au risque de sa vie. L'opinion était qu'il était mort.

On s'attriste de la présence dans les environs d'une autre bande de chasseurs. L'on verra plus loin que lorsqu'ils viendront rejoindre notre groupe, ils seront accueillis sans aucune plainte, et même festoyés selon la coutume sauvage.

Les tentations de l'Apostat contre la Providence venaient largement de ce qu'il n'avait pu se refaire à la vie indienne. Le mépris qu'on avait pour lui ne pouvait que l'abattre.

La risée des femmes

"Il faut que je remarque en ce lieu le peu d'estime que font de l'Apostat les Sauvages. Il est tombé dans une grande confusion, voulant

éviter un petit reproche, il a quitté les Chrétiens et le Christianisme, ne pouvant souffrir quelques brocards des Sauvages qui se gaussaient parfois de lui de ce qu'il était solitaire, non vagabond comme eux; et maintenant il est leur jouet et leur fallot, il est l'esclave du Sorcier devant lequel il n'ose branler; ses frères et les autres sauvages m'ont dit qu'il n'avait point d'esprit... qu'il mourrait de faim si on ne le nourrissait pas, qu'il s'égarait dans les bois comme un Européen. Les femmes en font leur entretien; si quelque enfant pleurait, n'ayant pas de quoi manger, elles lui disaient: Tais-toi, tais-toi, Petrichrich, c'est ainsi qu'on le nomme par moquerie, rapportera un castor et tu le mangeras. L'entendant revenir, allez voir, disent-elles aux enfants, s'il a tué un orignac, se gaussant de lui comme d'un mauvais chasseur, ce qui est un grand blâme pour les Sauvages; car ces gens ne sauraient trouver ou retenir des femmes; l'Apostat en a déjà eu 4 ou 5 à la faveur de ses frères; toutes l'ont quitté; celle qu'il avait cet hiver me disait qu'elle le quitterait au printemps si elle eut été de ce pays; j'apprends en effet qu'elle l'a quitté."

Un jour, ne croyant pas être comprises du Père, les femmes disaient de lui qu'il n'apportait rien à sa femme après un festin. N'empêche qu'en sa présence, toutes lui firent un beau visage. Les humains sont partout les mêmes.

Courts bulletins

Le 9 janvier:

Quelqu'un apporte la nouvelle qu'un homme et une femme sont morts de faim. Ce jour-là, note le Père: "On ne m'a rien donné parce qu'on a rien."

Le 10 janvier:

Les Sauvages tuent "le" second orignal, celui qu'on avait poursuivi sans l'atteindre. - Joie.

Arrive un sauvage avec deux ou trois femmes et un enfant; ils sont accueillis sans reproches et on leur fait un festin.

Dixième campement

"Le seiziesme jour du même mois,

nous battîmes la campagne et ne pouvant arriver au but que nous prétendions, nous ne fîmes que gîster à la hâte dans une hôtellerie que nous dressâmes... et le lendemain nous poursuivons notre chemin..."

(Le mot prétendre est ici savoureux dans son sens original latin: aller vers un but fixé d'avance, pré-tendre. Il ne signifie pas parler avec fatuité, en prétentieux).

Le gîte d'un soir fut en effet comme une hôtellerie et non une demeure.

Onzième campement

"... le lendemain nous poursuivions notre chemin, passant sur une montagne si haute, qu'encore nous ne montassions point jusqu'au sommet, qui nous paraissait orné d'horribles rochers, néanmoins le Sorcier **me** disait que si le ciel obscurcy d'un brouillard eut été serein, nous eussions vu à même temps Kébec et Tadoussac, éloignés l'un l'autre de 40 lieues **pour le moins**."

Par la suite du récit cette haute montagne s'identifie facilement comme étant celle de la station géodésique Parke (2150') ou montagne Bleue. Car elle est à la limite des bassins du Saint-Laurent et du fleuve Saint-Jean, "un fleuve qui au dire des Sauvages est aussi important que le Saint-Laurent et qu'ils nomment: Ouera Ouach Ticou." Ce nom indigène du Saint-Jean est reconnaissable dans le Wallastook de la carte de Taché (1885) et d'autres cartes de la région. Ni le sommet Fournier (2130') près du lac Trois-Saumons, ni le sommet Citadelle (1722') dont on a déjà parlé, ne sont à la hauteur des terres.

Remarquons en passant que ces sauvages que nous disons barbares ne sont pas insensibles au beau; ils savent apprécier les beaux panoramas de leur pays. Carigoran regrette que le temps soit brumeux et qu'il empêche ce français d'admirer avec lui.

Quant à l'expression de Kébec à Tadousac, il ne faut pas y voir une de ces exagérations dont les Sauvages avaient l'habitude, mais la seule

manière alors possible de dire, puisque les lieux intermédiaires n'étaient pas nommés. Il faut se rappeler que presque 50 ans après, en 1670, le notaire Rageot de Québec, en délimitant le fief Pollet, pris dans la seigneurie des Aulnaies, en sera encore à le borner en disant: du côté de Québec... du côté de Tadoussac.

Si le Père ne peut voir la dentelle bleue des montagnes de Charlevoix, il peut quand même voir les terres basses en deça du Fleuve, avec ces collines arrondies, caractéristiques de la région.

"Je voyais au-dessous de moi, avec horreur, des précipices qui me faisaient trembler. J'apercevais des montagnes au milieu de quelques plaines qui me paraissaient de petites tours, ou plutôt comme de petits châteaux, quoiqu'en effet elles fussent fort grandes et fort hautes. Figurez-vous quelle peine ont ces barbares, traînant si haut leurs baggages; j'avais de la peine à monter, j'en trouvais encore plus à descendre, néanmoins la pente était si raide qu'il était fort aisé de couler en bas et s'en aller fendre la tête contre les arbres

La montagne Bleue a des pentes très raides; le plateau qui la prolonge au sud-ouest est déjà à 1700 pieds.

Douzième campement

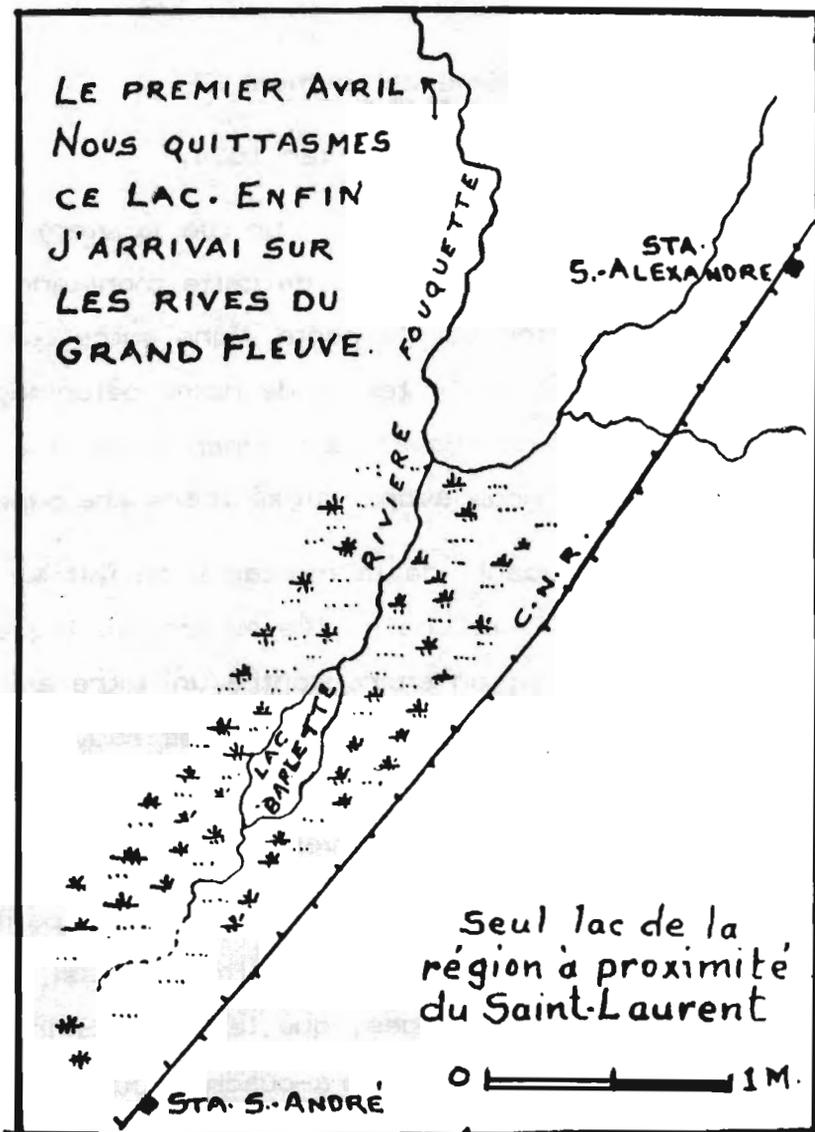
Dates: du 29 janvier au 5 février 1634.

"Le vingt-neuvième jour (de janvier) nous achevasmes de descendre de cette montagne, portant notre maison sur la pente d'une autre où nous allâmes. Voilà le terme de notre pèlerinage, nous commençons dorénavant à tourner bride et à tirer sur l'île où nous avons laissé notre chaloupe."

La descente de la montagne se fait au sud-ouest, en utilisant une coulée au fond de laquelle perce un filet d'eau; on en rencontre un autre au pied de la montagne où l'on va. Un des sauvages, le Sorcier ou Mestigoit, fait remarquer au Père que ces ruisselets ne coulent pas vers le Saint-Laurent:

"Nouv vismes les sources de deux petits fleuves qui se vont rendre dans un fleuve aussi grand, au dire des Sauvages, que le fleuve Saint-Laurent, ils le nomment: Ouera-ouach-ticou."

On vire de là. La vallée du Saint-Jean n'était peut-être pas dans le territoire de chasse des Montagnais. Une loi non écrite!



LE LAC BARLETTE

CHAPITRE IX

ON REDESCEND VERS LE FLEUVE

Cinq campements sans détails

Nous n'avons pas grands détails sur les cinq campements suivants:

- 13e - 5-9 février
- 14e - 9-14 février
- 15e - 14-15 février
- 16e - 15 février - 6 mars
- 17e - 6-13 mars.

Le Père Le Jeune est malade, il ne prend guère de notes. Le voyant malade, le Sorcier lui dit: Tu t'es moqué du Manitou, c'est pourquoi il t'a rendu malade. Le Père ne peut accepter celà. Ce dieu étranger il ne lui reconnaît aucun pouvoir sur lui-même et il tient à montrer qu'il n'en a aucune crainte. Grossissant sa voix il dit:

"Approche, démon; viens, Manitou! Si tu as du pouvoir je te défie, je me moque de toi. Tu n'a pas de pouvoir sur ceux qui croient en Dieu et l'aiment. Viens! Tue-moi si tu as les mains libres, tu as plus peur de moi que je n'ai de toi. Le Sorcier fut épouvanté et me dit: Pourquoi appelles-tu? Puisque tu ne le crains pas c'est signe que tu l'appelles pour qu'il te tue. Non pas, lui dis-je. Mais je l'appelle pour que tu aies connaissance qu'il n'a point de pouvoir sur ceux qui adorent Dieu et pour te faire voir qu'il n'est pas la cause des maladies comme tu crois."

Au campement suivant, le 14e, le Père dit que le Sorcier veut qu'en dépit de sa faiblesse il porte ses bagages comme tout le monde. Mais Mestigoit le prenant en pitié, l'en décharge. C'est toujours pour manger qu'on se déplace.

"Le 14 et 15 nous fismes de longues traites pour aller porter notre cabane proche de deux petits orignacs que mes hôtes avaient tués."

Encore de nos jours, nous dit un missionnaire, les Cris du Nord trouvent plus simple de

déménager leur tente que de transporter un gibier qu'ils viennent de tuer.

La famine ne va pas à l'Apostat. Il a perdu en France cette insouciance des Sauvages sans avoir à y pratiquer la résignation dans l'épreuve. Avec les Sauvages il ne se plaint pas, avec le Père...

"L'Apostat continuant ici de blasphémer me demande devant ses frères, pour les amener contre moi, pourquoi je prie Celui qui n'entend ni ne voit rien. Je le repris fortement et lui imposai le silence."

Un mot jeté là au 17e campement commence à nous orienter:

"Le 6e jour de mars le Sorcier et le Renégat tirent tout droit au Grand Fleuve."

Par la suite on voit que le Sorcier ne sera absent de la bande que du 13 mars au 4 avril; l'Apostat ne la quittera qu'avec le Père le 5 avril. Il faut comprendre que déjà l'on aperçoit le Saint-Laurent, des côteaux dominant la plaine.

Le Père se ressent d'avoir couché sur le sol gelé; le côté droit lui engourdit, il a peur de paralyser. Avec un enfant il troque une chemise pour une peau d'orignal. Ce sera moins humide pour dormir.

Le 13 mars on se déplace, se rapprochant du Saint-Laurent.

Dix-huitième campement

"Nous fîmes notre dix-huitième demeure proche d'un fleuve dont les eaux me semblèrent sucrées après la saleté des neiges fondues que nous buvions ès stations précédentes dans un chaudron gras et enfumé."

L'eau courante est meilleure à boire que de la neige fondue. Aurait-il pris pour de l'eau de la rivière de la sève d'érable dont on ne lui aurait pas dit la provenance. C'est peu probable.

"Le vingt-trois mars on repasse le fleuve Capitetchioutz que l'on a passé le trois décembre."

Les Montagnais, la suite le montrera,

sont à peu près vis-à-vis la pointe de Saint-André vers laquelle ils se dirigent, en passant par le petit lac au nord-est de la station actuelle de Saint-André.

C'est dire que le 18^e campement, du 13 au 23 mars, au sud de là mais sur la rive droite de la rivière du Loup, a eu lieu dans le territoire compris aujourd'hui dans la paroisse de Saint-Joseph de Kamouraska. Le 19 mars le Père Le Jeune y a récité son bréviaire en la fête de Saint-Joseph.

"Je disais les psaumes de mon bréviaire comme je pouvais, les sachant à demi par coeur; j'attendais que la douleur (de mes yeux) me donnât un peu de relâche pour réciter les leçons et je venais à les lire. Elles me semblaient écrites en lettres de feu ou d'écarlate. J'ai souvent fermé mon bréviaire, n'y voyant que confusion qui me blessait la vue."

Comme les Pères Dolbeau, Druillettes et bien d'autres, le Père Le Jeune a grandement souffert de la fumée continuelle dans les cabanes

des Sauvages, de la boucane, comme disent les Canadiens.

"J'ai cru plus d'une fois que j'allais être aveugle; les yeux me cuisaient comme feu, me pleuraient ou me distillaient comme un alambic; je ne voyais plus rien que confusément à la façon de cet homme: Video homines velut arbores ambulantes (Mc.8.24)."

Le Sorcier s'en va

Carigoran, le Sorcier, part de son côté le 13 mars. Le Père en est bien soulagé, et à vrai dire Mestigoit aussi.

"Depuis le départ du Sorcier, mon hôte prenait plaisir à me faire des questions, notamment des choses naturelles. Il me demanda un jour comment la terre était faite..."

Nous saurons par la Relation de 1635 que Carigoran eut une mort tragique, horrible: Il fut brûlé vif dans sa cabane qui prit feu.

Un cours de géographie

Mestigoit veut savoir comment la terre est faite.

"... m'apportant une écorce et un charbon il me la fit décrire. Je lui dépeins les deux hémisphères et après lui avoir tracé l'Europe, l'Asie et l'Afrique, je viens à notre Amérique lui montrant comme elle est une grande île. Je lui décris la côte de l'Acadie, Terre-Neuve, l'entrée et le golfe de notre grand fleuve de Saint-Laurent, les peuples qui habitent ses rives, le lieu où nous étions pour lors, je montrai jusqu'aux Algonquins, aux Iroquois, aux Hurons, à la Nation Neutre, lui désignant les endroits plus ou moins peuplés, je passai à la Floride, au Pérou, au Brésil et lui parlai en mon jargon le mieux qu'il m'était possible. Il m'interrogea plus particulièrement des pays dont il a connaissance, puis m'ayant écouté fort patiemment, il s'écria, prononçant une de leurs grandes admirations: a-mo-ni-ta-ti-na-ni-oui-khi. Cette robe noire dit vrai, parlant à un vieillard qui me regardait; puis se tournant devers

moi, il me dit: Nicanis, mon bien-aimé, tu me donnes en vérité de l'admiration, car nous connaissons la plupart de ces terres et de ces peuples et les décris comme ils sont."

"J'insiste là-dessus. Comme tu vois que je dis vrai en parlant de ton pays, ainsi tu dois croire que je ne mens pas en parlant des autres."

"Je crois aussi, me répondit-il. Je poursuis: Comme je suis véritable en parlant des choses de la terre, aussi tu dois te persuader que je ne voudrais pas mentir quand je te parle des choses du ciel, et partant tu dois croire ce que je te dis de l'autre vie. Il s'arrêta un peu de temps tout cours. Puis ayant un peu pensé à part soi: Je le croirai, dit-il, quand tu sauras bien parler, nous avons maintenant trop de peine à nous faire entendre."

De fait. Quelqu'un peut bien posséder un vocabulaire suffisant pour se débrouiller dans le commerce ou un métier, et ne pas saisir grand chose en dehors de ces sphères, surtout s'il s'agit de doctrine religieuse. On s'y méprend avec les immigrants.

Le roi de France

"Il a fait mille autres questions, du soleil, de la rondeur de la terre, des antipodes, de la France et fort souvent de notre bon Roi; il admirait quand je lui disais que la France était remplie de capitaines, et que le roi était le capitaine de tous les capitaines. Il me priait de le mener en France pour le voir, (disant) qu'il lui ferait des présents. Je me mis à rire, lui disant que leurs richesses n'étaient que pauvreté en comparaison des grandeurs du roi. Je veux dire, dit-il, que je ferais des cadeaux à ceux de sa suite, pour lui, je me contenterais de le voir. Il racontait aux autres ce qu'il m'avait dit."

Les rois de France accepteront tout de même des cadeaux des Sauvages du Canada.

Ici le Père parle à ses compatriotes de la chute Montmorency.

"Il me demanda une fois s'il y avait de grands saults dans la mer, c'est-à-dire des chutes d'eau; il y en a beaucoup dans les fleuves de ce

pays-ci. Vous voyez une belle rivière coulant fort doucement tomber tout à coup dans un lit plus bas, les terres ne s'abaissant pas également mais comme par degrés en certains endroits. Nous voyons un de ces saults proche de Québec, nommé le sault de Montmorency. C'est une rivière qui vient des terres et qui se précipite de fort haut dans le grand fleuve Saint-Laurent, les rives qui le bordent étant fort relevées à cet endroit."

Dix-neuvième campement

Il va du 23 au 30 mars et est sur la rive gauche de la rivière du Loup, selon la citation rapportée plus haut: "Le vingt-trois mars, on repasse le fleuve Capitchioutz que l'on a passé le trois décembre".

Le vingtième campement sera au bord d'un petit lac.

Vingtième campement: Près du lac Barlette

Les bonnes cartes donnent au nord-est

de la station de Saint-André un petit lac entouré de marécages et donnant naissance à la rivière Fouquette. On l'appelle le lac Barlette, disait l'abbé Alexandre Paradis, mais la canalisation récente de la rivière l'a fort diminué. Il pouvait y avoir une autre nappe d'eau plus haut quand la forêt était partout autour.

"Le 30 mars, nous vinsmes cabaner sur un fort beau lac, en ayant passé un plus petit en notre chemin."

On est là du 30 mars au premier avril 1634.

"Mestigoit, mon hoste, dit le Père, me consolait en me voyant faible, il disait:

Ne t'attriste point.

Si tu t'attristes, tu seras encore plus malade.

Si tu te plais tu te réjouiras.

Si tu te guéris tu guériras."

"Je prenais plaisir à entendre les discours de ce pauvre sauvage."

Vingt-et-unième campement

"Le premier jour d'avril nous quittâmes ce beau lac et tirâmes à grande erre vers notre rendez-vous. Nous passâmes la nuit dans un méchant trou...

Vingt-deuxième campement

"Dès le matin nous continuâmes notre route... faisant plus en deux journées que nous n'en avons fait en cinq, car il gela très fort et l'air était pur."

S'il y eut eu dégel ou trop de neige, le Père estime qu'il aurait fallu le traîner tant il était faible. Il rapporte que précédemment il avait défoncé avec ses raquettes dans un ruisseau et y avait bien barbotté, quitte à rejoindre à temps les autres et arriver avec eux en ce 2 avril... au bord du Saint-Laurent.

Vingt-troisième campement

C'est l'arrivée, le 4 avril, et le second

séjour à l'Islet-du-portage ou l'île au Grand nom.

"Enfin, j'arrivai après les autres (à cause de sa faiblesse) sur les rives du grand fleuve et trois jours après notre arrivée, savoir est le quatrième jour du même mois d'avril, allant planter notre cabane dans l'île où nous avons laissé notre chaloupe."

Nul n'a pensé qu'elle aurait pu disparaître durant l'hiver.

Les conditions y sont pénibles: "Nous étions mal logés". Cabane sans doute faite à la hâte et exposée au grand vent du Fleuve. Et la fumée, comme toujours. Il y a encore cette fois le manque d'eau potable: "D'ailleurs le grand fleuve étant ici salé et l'île n'ayant aucune fontaine, nous ne buvions que des eaux de neige ou de pluie, encore très sales."

Et pire que tout cela, le retour du Sorcier, toujours opposé au Père.

On se rembarque pour Québec

"Mon hoste, voyant que je ne guérirais point, prit la résolution de me ramener en notre maisonnette de Québec. Le Sorcier voulut l'en détourner, mais je rompis ses menées."

Mestigoit avait promis à Champlain, au départ, de prendre bien soin du Père. Il trouve urgent de le ramener parmi les siens, sans attendre le retour lent de toute la bande à Québec.

CHAPITRE X

LE RETOUR A QUEBEC

On quitte l'île au Grand nom

Laissant au groupe montagnais la chaloupe à voiles, Mestigoit prend le canot d'écorce et y fait embarquer le Père Le Jeune pour s'en revenir à Québec, amenant pour l'aider au cours du voyage son frère l'Apostat.

C'est le Mercredi Saint 5 avril 1634.

"Le cinquiesme d'avril, mon hôte, l'Apostat et moi, nous embarquasmes dans un petit canot pour tirer à Québec sur le grand fleuve après avoir pris congé de tous les Sauvages. Or comme il faisait encore froid nous ne fusmes pas loin que nous trouvassmes une petite glace formée pendant la nuit, qui servait de superficie aux eaux;

voyant qu'elle s'étendait fort loin, nous donnâmes dedans, l'Apostat qui était devant la brisant avec son aviron. Or soit qu'elle fut trop tranchante, ou l'écorce de notre gondole trop faible, il se fit une ouverture qui donna entrée à l'eau dans notre canot, et à la crainte dans notre coeur. Nous voilà aussitôt tous trois en action, nos deux sauvages de ramer et moi de jeter l'eau."

L'île au Radoub

Le Père a eu peur. Pour nos Sauvages, c'est un incident banal; le canot est percé, il suffit de boucher le trou. Une des îles de Kamouraska n'est pas loin de là.

"Nous tirons à force de rames dans une île que nous rencontrons fort à propos et mettant pied à terre, les sauvages empoignent leur canot, le tirent hors de l'eau, le renversent, battent leur fusil, font du feu, recousent l'écorce fendue, y appliquent de leur brai, qui est une espèce d'encens, nous nous rembarquons et nous continuons notre chemin."

Le Père a admiré le savoir-faire, l'optimisme de ses compagnons; ils croient qu'ils n'ont fait au canot qu'une réparation sommaire, juste pour revenir à leur point de départ. Il n'est pas rassuré et préférerait revenir à l'Islet-du-Portage. Les deux sauvages ne pensent pas ainsi. On repart pour Québec. La mer est libre, sauf ces petites glaces de surface parfois plus dangereuses que les glaces épaisses.

Dans un champ de glaces

Vers 3 heures voilà qu'une grande glace barre le chemin. Les Sauvages y remarquent une petite éclaircie et s'y glissent. Ils sont bientôt serrés entre des glaces "plus grandes et plus épaisses que les meules et la trémie toutes ensemble". Ils sautent d'une glace à l'autre comme les écureuils sur les arbres et, repoussant les glaces avec leurs avirons, ils font un passage au canot dans lequel le Père est demeuré seul. Nos canotiers des îles du Saint-Laurent ont certes été à l'école des sauvages dans les débuts de la colonie. Vers cinq heures on aborde à la terre et

débarque. C'est l'escale pour la nuit. Les Sauvages demandent au Père s'il a eu peur. Pour le rassurer ils lui disent que leur père s'est noyé en pareille occasion. Fallait bien rire un peu en se reposant.

Retards par le mauvais temps

"Le lendemain nous nous embarquâmes de bonne heure."

C'est Jeudi Saint, 6 avril.

Le fleuve semble libre. Mais le vent prend et il faut revenir à terre. Les Sauvages ne peuvent chasser, il y a trop de neige.

Le temps se repare: on part de nouveau. Encore des glaces; les Sauvages font des prouesses, puis, gagnant la terre, ils emportent leurs canots sur leurs épaules. A terre ils sont à tous les vents, n'ayant qu'un abri précaire.

Le lendemain, Vendredi Saint, 7 avril, c'est encore la tempête. On chasse. L'Apostat ne prend rien. Mestigoit revient avec un per-

dreau pour 3 personnes. Le Père mange des feuilles de fraisier.

Samedi Saint, 8 avril

Les Sauvages avancent dans le bois, font un bon feu et partent pour la chasse. Le Père n'a qu'à entretenir le feu et à penser... à cette aventure qui tire sur la fin. Après tout, se dit-il, le Bon Dieu m'a visiblement aidé dans tous ces périls.

Comme Saint Paul, son patron, il pourrait énumérer: périls sur les fleuves, périls dans les déserts, périls sur la mer... dans la faim et la soif, les jeûnes fréquents, dans le froid et la nudité... avec surtout les angoisses pour le salut des âmes... (II Cor. XI. 26-27).

Une heure après le départ des Sauvages pour la chasse, encore de bonne heure dans la matinée, le soleil paraît, les vagues cessent, la mer se calme. Il pense aller chercher les Sauvages, mais où les trouver! Il les voit qui s'en reviennent. Eco, eco; poufitau, poufitau. Vite,

vite; embarquons-nous, embarquons-nous.

Une montée vertigineuse

La navigation est rapide.

"A la rame et à la voile, en fendant les ondes avec une vitesse vertigineuse, nous arrivons enfin sur les 10 heures à l'île d'Orléans. Il n'y avait plus que deux lieues à notre petite maison."

La voile à un canot d'écorce est une invention à laquelle nous n'avions pas pensé.

"Mes gens n'avaient point mangé tout le jour, je leur donne courage. Nous nous efforcions de passer outre, mais le courant de la marée qui descendait encore était fort rapide, il fallut attendre le flot (flux) pour traverser la grande rivière Saint-Laurent. Nous entrâmes cependant **dans** une anse de terre, nous nous endormîmes auprès d'un bon feu que nous allumons."

Le Père note que les deux sauvages n'ont pas mangé de la journée. On peut penser qu'ils ont fumé.

Ailleurs, parlant du petun, le Père dit: Même lorsqu'ils sont en canot il leur faut leur calumet; quelqu'un doit battre le fusil pour leur permettre de fumer. C'est sans doute ce jour-là que le Père l'a expérimenté.

Entre l'Islet-du-Portage, au retour, aucun endroit est nommé, bien que l'on ait atterri à trois endroits. Même pour l'île d'Orléans nulle mention de la pointe Argentenay, par exemple, il n'est question de la pointe de l'île en face de Québec. Tout au plus peut-on reconnaître là l'anse du Fort (fort des Hurons) où on passe la nuit.

Débarquement périlleux

"Sur la minuit, le flot retournant, nous nous embarquâmes, la lune nous éclairant, le bon vent et la marée nous faisant voler. Mon hôte n'ayant pas voulu tirer du côté où je lui dis, nous pensâmes nous perdre dans le port; car nous vîmes pour entrer dans notre petite rivière, nous la trouvâmes toute glacée. Nous

voulusmes approcher du rivage, mais le vent y avait rangé un grand banc de glaces qui se choquaient les une les autres. C'est ici que je vis la vaillance de mon hoste. Il s'était mis devant comme au lieu le plus important dans les grands périls; je le voyais au travers de l'obscurité de la nuit, qui nous donnait de l'horreur et augmentait notre danger, bander ses nerfs et se raidir contre la mort, tenir notre petit canot en état contre les vagues capables d'engloutir un vaisseau. Je lui dis: Nicanis, oua bish ti gou eia khi. Mon bien-aimé, à Kébec, à Kébec (va là où le fleuve est étroit). Quand nous vismes à doubler le Sault au Matelot, c'est le détour de notre rivière dans le grand fleuve, vous l'eussiez vu céder à une vague, en couper une autre par le milieu, éviter une glace, en repousser une autre, combattre incessamment contre un furieux vent du Nord-Est qu'il avait en tête."

(On a dit que ce nom de sault au Matelot rappelait qu'un marin qui avait déserté et était poursuivi se serait jeté de là en bas de la falaise et que ramassé tout sanglant et amené à l'Hôtel-

Dieu, il s'était évadé durant la nuit... La désertion et le saut peuvent être vrais, mais les Hospitalières n'arrivent qu'en 1639, et déjà ici en 1634 le saut est connu).

"Ayant évité ce danger nous voulusmes aborder la terre, mais une armée de glaces animée par la fureur du vent nous en défendait l'entrée; nous allons donc jusque devant le fort côtoyant le rivage, cherchant dans les ténèbres un petit jour ou une petite éclaircie parmi ces glaces. Mon hoste ayant aperçu un rerin (?) ou détour, qui est au bas du fort où les glaces ne branlaient point pour être à l'abri du vent, en détourne avec son aviron trois ou quatre furieuses qu'il rencontre et nous jette là-dedans. Il saute vite de son canot, craignant le retour des glaces, criant: ca-pa-tau, débarquons-nous. Le mal était que les glaces (de la rive) étaient si hautes et si épaisses sur le rivage, qu'à peine y pouvais-je atteindre avec les mains, je ne savais à quoi m'agraffer pour sortir du canot. Je prends mon hoste par le pied d'une main et de l'autre un coin

de glace que je rencontre et je me jette en sauveté avec les deux autres, un lourdaud devenant habile en cette occasion. Etant sortis du canot ils l'enlevèrent par les deux bouts et le mirent en lieu d'assurance."

"Celà fait, nous nous regardâmes tous trois. Mon hôte reprenant son haleine me dit: Mon ami, nous avons pensé mourir, il avait encore horreur de la grandeur du péril."

"Il est vrai que s'il n'eut eu des bras de géant, (il est grand et puissant) une industrie peu commune ni aux Français ni aux Sauvages, où une vague nous eut englouti, où le vent nous eut écrasé; disons plutôt que si Dieu n'eut pas été notre rocher, les ondes qui battent les rives de notre demeure auraient été notre sépulture."

Arrivée et réception

"Etant échappé de tant de périls nous traversâmes notre rivière sur la glace qui n'était pas encore partie, et sur les 3 heures après minuit de Dimanche de Pâques fleuries, 9 avril, je

rentraï dans notre petite maison, remplie de paix et de bénédiction, tout le monde en bonne santé grâce à Notre-Seigneur."

"Monsieur le Gouverneur sachant notre retour m'envoya deux des principaux de nos Français pour savoir de ma santé. Son affection nous est très sensible."

"L'un des chefs de l'ancienne famille du pays accourut aussi pour se réjouir de notre retour. Ils avaient connu par le peu de neige qu'il y avait en cet hiver, moins rigoureux que les autres, que les Sauvages, et moi par conséquent étions pressés par la faim. C'est ce qui en réjouit quelques-uns jusqu'aux larmes, me voyant échappé d'un si grand danger."

QUE NOTRE-SEIGNEUR SOIT LOUE
DANS LE TEMPS ET DANS L'ETERNITE!

EPILOGUE

LES CONSEQUENCES DE LA MISSION DU PERE PAUL LE JEUNE SUR LA COTE-DU-SUD

Sa conclusion

"J'ai bien voulu décrire ce voyage pour faire voir à Votre Révérence (son Provincial, Paris) les grands travaux qu'il faut souffrir en la suite des Sauvages, mais je supplie pour la dernière fois ceux qui auraient envie de les aider, de ne point prendre l'épouvante, non seulement pour ce que Dieu se fait sentir dans la disette et dans les délaissements des créatures, mais aussi pour ce qu'il ne sera plus besoin de faire ces courses quand on aura la connaissance des langues et qu'on les aura réduites en préceptes."

Cette conclusion du Père Le Jeune, à

savoir que les souffrances qu'il a endurées ne seront plus à subir une fois acquise la connaissance des langues, il l'a déjà précédemment exposée dans cette même Relation de 1634, avant de décrire son voyage lui-même. Après ces descriptions que les historiens du Canada ont tout à tour utilisées il ajoute:

"Voilà une bonne partie des choses qu'on doit souffrir pour ces peuples. Ceci ne doit épouvanter personne, les bons soldats s'animent à la vue de leur sang et de leurs plaies. Dieu est plus grand que notre coeur. On ne tombe pas toujours dans la famine, on ne rencontre pas toujours des sorciers et des jongleurs comme celui-ci. En un mot, si nous pouvions savoir la langue et la réduire en préceptes, il ne serait plus besoin de suivre ces barbares. Pour les nations stables dont nous attendons le plus grand fruit, nous pouvons avoir notre cabane à part, par conséquent nous délivrer d'une partie de ces grandes incommodités."

Son objectif n'est donc pas, comme l'ont affirmé de ses admirateurs, de rapporter son ex-

périence pour démontrer que d'autres pourraient aussi la vivre comme il l'a fait. Il n'induit aucunement les autres à la répéter.

Son propre enrichissement

En fait de résultat pour lui-même de sa mission, le Père Le Jeune a d'abord acquis d'incalculables mérites; il a visiblement senti la protection divine dans ses dangers, ses souffrances, ses privations. Comme missionnaire, il a acquis une connaissance bien appréciable de la langue, des habitudes, des croyances des Sauvages; de leurs superstitions si gênantes pour eux-mêmes; de leur vertu dans les adversités, de leur hospitalité sans aucun reproche, de leur endurance et de leur ingéniosité. Ce qu'il n'aurait pu connaître par des contacts passagers, en demeurant es la maison de Québec, il l'a connu en vivant au milieu d'eux et dans leur dépendance. Il a connu leurs objections qui sont aussi celles des hommes qui se pensent civilisés; il a constaté chez eux aussi la curiosité pour les connaissances naturelles (jusqu'à la de-

mande de leur tracer une mappemonde); il a même senti qu'ils étaient eux-mêmes ravis à la vue des beaux panoramas de leur pays, car c'est encore leur pays.

Professeur de Montagnais

A son départ de Québec, le 18 octobre 1633, le Père qu'à la même date où "il faisait profession d'écolier en langue sauvage, il avait jadis à Rouen fait profession de maître de nos écoles".

Il avait appris avec patience dans la souffrance et pour l'intérêt des âmes. C'est à ce prix qu'il s'était rendu habile assez pour enseigner la langue aux autres missionnaires et les dispenser d'une si rude école.

"Sur cent religieux, il n'y en a pas dix capables d'endurer ces travaux."

Avec les Ursulines et les Hospitalières arrive en 1639 le Père Vimont qui vient le remplacer comme supérieur. Il est alors libre de

donner des leçons aux religieuses nouvellement arrivées au Canada. Tous les jours il descend pour cela à la Basse-Ville où sont les Ursulines et enseigne de même aux Hospitalières en un local de la Haute-Ville, appartenant à la Compagnie.

Influence sur les missions

Citons ici l'abbé Scott, dans son Histoire de Notre-Dame de Sainte-Foy (p. 45):

"Tous les historiens, sans distinction de croyance et de système se sont plu à rendre hommage à ce Jésuite, à le considérer comme le Père et l'organisateur des missions de la Nouvelle-France."

Après avoir rapporté l'hivernement du Père Le Jeune chez les Montagnais, l'abbé Scott ajoute:

"Son plan d'évangélisation était tout arrêté: Pour les tribus sédentaires comme les Hurons, on leur enverrait de nombreux ouvriers évangéliques, quant aux tribus errantes, telles que les

Montagnais et les Algonquins, il n'y avait espoir de les convertir qu'en s'efforçant de les fixer en un lieu et de les former à l'agriculture."

Jadis il avait suffi au peuple Hébreu de passer du désert à la Terre Promise, pour changer des nomades en peuple agricole. Après trois siècles nous sommes portés à croire qu'on s'est illusionné en pensant que l'agriculture pourrait fixer les Sauvages.

Mais même si ce plan de résidences pour les peuples vivant de chasse et de pêche ne se réalisera pas tel que prévu, son essai, avec tout ce qu'il comportera, donnera quand même une forte impulsion à la colonisation de la Nouvelle-France.

La lecture des Relations

C'est peut-être par ses écrits dans les Relations que le Père Le Jeune, à la suite de son hivernement de 1633-34, a le plus fait pour le Canada. Tout n'est pas connu. De façon certaine, documents en mains, la lecture de la Relation de 1634 dans laquelle le Père raconte sa vie en forêt

sur la Côte-du-Sud, a amené:

En 1637, la fondation de la bourgade indienne de Sillery, à côté de Québec.

En 1639, la venue en Canada des Ursulines et des Hospitalières, avec des fondations faites non en faveur des Français mais surtout des Sauvages.

En 1640, la fondation de la Société Notre-Dame de Montréal, et, en 1642, le commencement de la réalisation de son projet de Ville-Marie, dans l'île de Montréal. Les Sauvages ne voulurent pas s'y exposer tous ensemble aux Iroquois.

FONDATIIONS DECOULANT
DE LA MISSION DU PERE LE JEUNE
1633-1634

I. RESERVE INDIENNE DE SILLERY

Dans l'Histoire de Notre-Dame de Foy, par l'abbé H.A. Scott, curé de Sainte-Foy, p. 66, nous lisons:

"M. de Sillery était entré des premiers dans la compagnie des Cent-Associés, dont le but principal, dans son idée, devait être l'évangélisation des Sauvages. Dès 1632 la pensée lui était venue d'y contribuer par ses richesses, mais ce n'est qu'en 1637 qu'il la mit à exécution."

"Instruit par les Relations des projets du Père Le Jeune, il résolut de les seconder..."

Il écrit à M. de Montmagny. La lettre transcrite au long par l'abbé Scott montre

qu'il est question d'un séminaire pour instruire et élever en la foi les filles sauvages avec les Français qui se trouveront dans le pays...

II. VILLE-MARIE (MONTREAL)

La fondation de Ville-Marie, qu'on avait voulue pure missionnaire et indépendante des trafiquants de fourrures logés à Québec, est aussi pour une bonne part la résultante des Relations où le Père Le Jeune a rapporté son expérience de 1633-34.

Dans "M. de Chomedey, sieur de Maisonneuve" Léo-Paul Desrosiers met, page 16:

"Qui ne parcourt avec soin les premières Relations ne découvre pas les racines de l'entreprise de Montréal.

"Quand en 1639 Jérôme Le Royer donne une forme à son action, on y découvre continuellement des éléments puisés dans les Relations... les famines qu'il espère soulager par la culture du

sol, les maisons qu'il propose de construire pour éviter les inconvénients des cabanes d'écorce de bouleau avec leur fumée, l'art du défrichage qu'il enseignera, les maladies qu'il soignera dans un Hôtel-Dieu, l'enseignement qu'il tentera de distribuer... tout cela est la réponse aux descriptions des Relations, surtout celle de 1634."

III. TROIS-RIVIERES

"Deux ans après l'ouverture de la résidence indienne de Sillery, en 1640, un don d'une lectrice des Relations, "personne de mérite et de condition" permet d'ouvrir une nouvelle mission aux Trois-Rivières, qui, dès l'année suivante, groupe quatre-vingts néophytes Algonquins."

G. Lanctot, Hist. du Canada I. 215.

IV. L'HOTEL-DIEU DE QUEBEC ET LES URSULINES

"Par surcroît, le domaine religieux de la colonie allait s'enrichir, grâce aux appels des Relations, de deux précieuses institutions, un hôpital et un couvent pour les filles."

"La première eut pour fondatrice une nièce de Richelieu, M.-Madeleine de Vignerod, qui veuve à 18 ans du marquis de Combalet, avait pris Vincent de Paul pour directeur et se dévouait aux oeuvres de charité. Touchée par l'appel de la Relation de 1635, elle résolut d'établir à Québec une maison d'Hospitalières de Dieppe, où elle avait été marraine d'une petite montagnaise, après avoir eu quelque temps en son hôtel une jeune iroquoise.

Dans l'entretemps une autre jeune femme était gagnée par la même Relation de 1635 à l'idée de fonder une maison pour l'éducation des filles. Encouragée par Vincent de Paul, elle consulta le Père Poncet qui lui conseilla de s'associer la mère

Ursuline Marie de l'Incarnation, qui se sentait appelée depuis quelque temps à cette même mission."

G. Lanctot, Histoire I. 218.

1634 A EMU - 1635 A REMUE

Selon G. Lanctot c'est la Relation de 1635 qui a influencé la Duchesse d'Aiguillon et Madame de la Peltrie. C'est exact.

De 30 pages seulement la Relation de 1635 est comme un corollaire de celle de 1634, qui a fortement ému en France. Le Père Le Jeune nous le dit ainsi:

"Mais ce qui m'étonne c'est qu'un grand nombre de filles religieuses, surmontant la crainte naturelle à leur sexe, veulent être de la partie."

"Il y en a qui nous écrivent de monastères de divers ordres, c'est à qui se moquera des difficultés de la mer, des mutineries de l'Océan et de la barbarie de ces contrées... Une supé-

rieure refuse de ses filles à une ville de France, elle n'en a que pour la Nouvelle-France et pour l'Angleterre. Une autre non moins zélée m'ayant dit les grandes dévotions qu'on fait dans sa maison pour l'heureuse conversion de ces peuples, dit que LA RELATION DE L'AN DERNIER n'a point ébranlé le coeur de ses filles, que 13 d'entr'elles ont signé de leur propre main un voeu qu'elles ont fait à Dieu de passer en la Nouvelle-France, pour y exercer les fonctions de leur institut, s'il plaît à leurs supérieures de le leur permettre."

Le Père conseille de la prudence: "Mais il faut que je donne cet avis en passant à toutes ces bonnes filles, qu'elles se doivent bien garde de presser leur départ qu'elles n'ayant ici une bonne maison bien bâtie et bien rentée, autrement elles seraient à charge à nos Français et feraient peu de choses pour ces peuples."

"Les hommes se tirent bien mieux des difficultés, mais pour des religieuses il leur faut

une bonne maison

quelques terres défrichées

un bon revenu

pour se pouvoir nourrir et soulager la pauvreté des femmes et filles sauvages."

C'est alors que le Père Le Jeune fait son appel aux grandes dames de France.

"Hélas, mon Dieu! Si les excès, si les superfluités de quelques Dames de France s'employaient à cette oeuvre si sainte, quelles grandes bénédictions elles feraient fondre sur leur famille!"

"Voilà des vierges tendres et délicates, toutes prêtes à jeter leur vie au hasard sur les ondes de l'Océan... et on ne trouverait point quelques braves dames qui donnent un passeport à ces amazones du grand Dieu, leur dotant une maison!"

C'est donc bien la Relation de 1635 qui a, comme dit G. Lanctot, amené les charitables fondations qui ont permis aux Ursulines de Tours et aux Hospitalières de Dieppe de traverser au Cana-

da, mais c'était la Relation de 1634 qui par ses descriptions avait ouvert les coeurs à la charité.

C'est étonnant comment ce qui se passait au plus profond des forêts de Kamouraska, a influencé tant d'oeuvres de dévouement, et jusqu'à la fondation d'une métropole mondiale.



*Société de
Généalogie de
Drummondville*

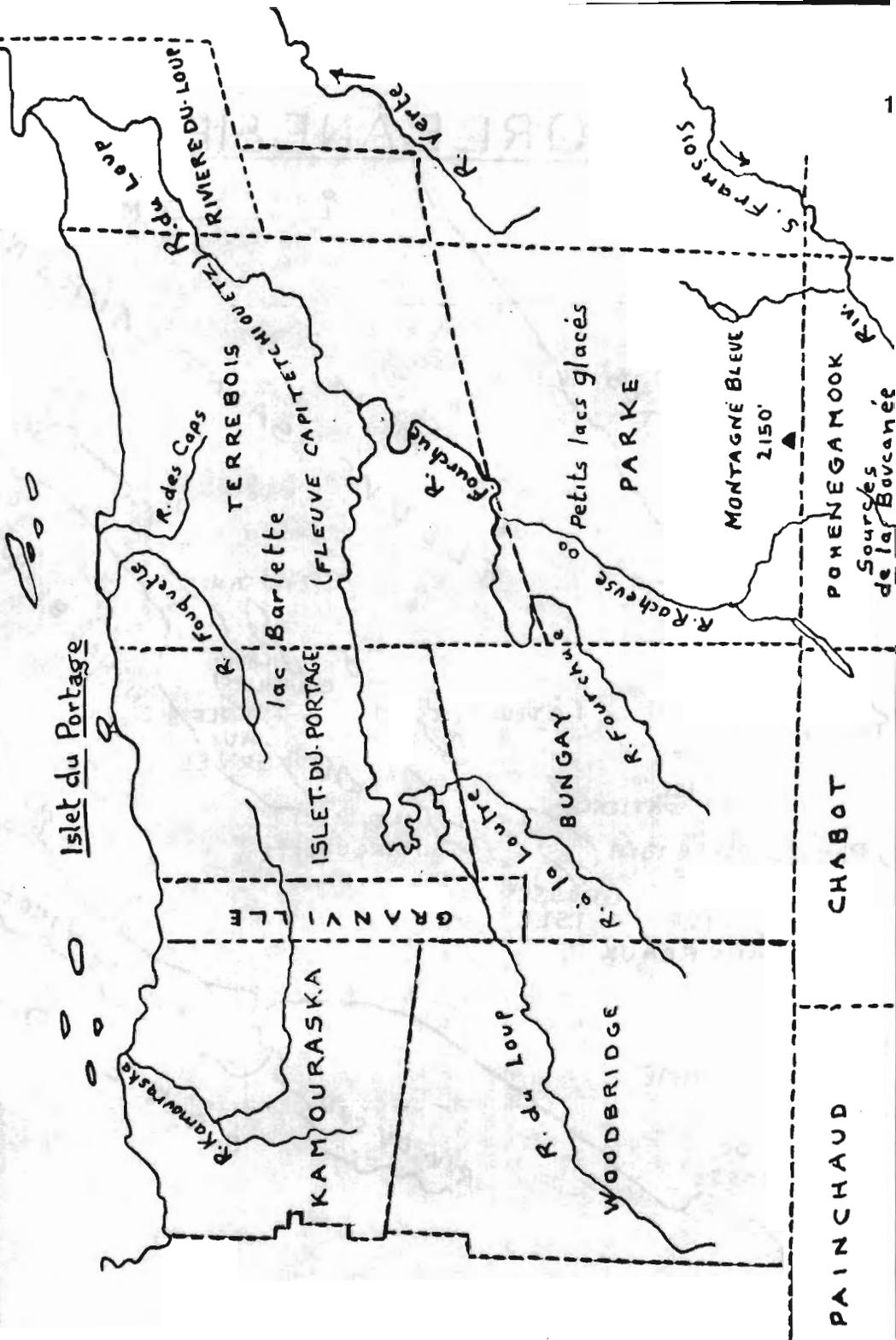
545, rue des Écoles
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

CAMPMENTS

SAINT-LAURENT

5

10



Islet du Portage

R. Kamouraska

R. Fourchette

R. des Caps

GRANZELLE

TERREBOIS

lac Barlette

ISLET DU PORTAGE

KAMOURASKA

R. Loup

R. de Loup

R. Fourchette

BUNGAY

WOODBRIDGE

Petits lacs glacés

PARKE

MONTAGNE BLEUE

2150'

R. François

PAINCHAUD

CHABOT

POMENEGAMOOK

Sources de la Boucanée

ORLEANE SIE



TABLE DES MATIERES

	pages
PRESENTATION	3
AVANT-PROPOS	5
INTRODUCTION	9
CHAPITRE I :	
Un voyage en vue	13
CHAPITRE II :	
Dans l'Orléanésie	23
CHAPITRE III :	
Dans l'Islette malheureuse	32
CHAPITRE IV :	
L'Ile au grand nom	49
CHAPITRE V :	
Entrée dans la grande forêt	70
CHAPITRE VI :	
Au pied des Monts Notre-Dame	88
CHAPITRE VII :	
Noël dans les bois	95
CHAPITRE VIII :	
Sommet au panorama magnifique	112

CHAPITRE IX :

On redescend vers le fleuve . . . 121

CHAPITRE X :

Le retour à Québec 135

EPILOGUE :

Les conséquences de la mission du
Père Paul Le Jeune sur la Côte-
du Sud 146

Fondations découlant de la mission du
Père Le Jeune 1633-1634 153

TABLE DES MATIERES : 163

CARTES

Le bassin du Saint-Jean 4

Québec : le bourg en 1633 8

Islet Saint-Jean 42

Islet du Portage 48

Le gros Cacouna 60

Lacs Camille et Léon 111

Le lac Barlette 120

Région des campements 161

Orléanésie 162